

Le Crocodile et Dostoïevski : le génie russe et la modernité libérale

Une stupéfiante entrée en matière

*« Toute ma vie durant, dit
Dostoïevski, j'ai dépassé les
limites. »*

Elie Faure

Rarement première lecture nous aura autant marqué que celle de Crocodile ; fait d'autant plus étonnant que ce récit de maître ne relève pas de la veine coutumière de son auteur ; qu'il était connu de toute éternité qu'il avait inspiré une revue satirique soviétique ; et qu'enfin il nous apparaît comme un des récits les plus inspirateurs, les plus novateurs de la littérature moderne. C'est une parabole libre qui mêle le fantastique et le comique et qui traite un ensemble de problèmes historiques et surtout économiques. On pourrait même dire que le Crocodile est l'un des premiers textes qui tord le cou à l'économie politique, à ce « reniement achevé de l'homme », comme on disait alors. Et qu'en même temps on y trouve tout Kafka, une partie de Maupassant, le ton ricanant de la petite presse subversive et toutes les résolutions autodestructrices de la littérature moderne. Car en dévorant son crocodile à la fin de son texte, Dostoïevski nous mène à un chaos destructeur et une destruction créatrice des plus fascinantes. Le récit se liquéfie lui-même ou plutôt s'absorbe puisque le crocodile est dévoré par un gastronome encore plus gourmand que lui. Et nous restons à la fin comme au début avec une question pendant sur le bout de la langue : qu'est-ce que le crocodile ? Certes, nous dit Ivan, le malheur absorbé, sa fonction est d'engloutir les hommes. Il est vrai qu'il vient du pays des pharaons.

Voilà brièvement exposées les raisons pour lesquelles nous ne cesserons de nous référer aux écrivains proches de cet esprit de Crocodile, et que nous paraîtrons au moins rhétorique lecteur comme Huysmans à Léon Bloy.

On se demande où peut bien être la place de la pensée dans des livres dont l'unique objet paraît être de nous tenir au courant des lectures de leur auteur.

Nous le ferons sans honte aucune ; ce n'est pas notre faute si en lisant, si en découvrant le Crocodile, nous avons eu l'impression de lire et de relire Marx, Tocqueville, Gautier et puis tant d'autres. Ce n'est pas notre faute si nous avons cru lire le dictionnaire des idées reçues de Flaubert ou bien avoir eu un avant-goût de l'exégèse des lieux communs de Bloy justement.

On est ici devant un récit matriciel, un petit père des peuples de la modernité critique et narrative : car enfin quel livre finit par la dévoration de son sujet ?

On est ici en 1865 dans l'éternel présent de la modernité bourgeoise occidentale et planétaire, on est ici face à une modernité critique et subversive qui défit ici la modernité positive et libérale, celle qui a gagné du reste la partie entre les milliards de ses dettes, ses Malls commerciaux, ses médias compassés et son humanité homogénéisée. Citons les outrances du grand et bel Elie Faure dont la générosité textuelle souligne avec ferveur ce que nous devons à des auteurs russes comme Dostoïevski :

Les hommes de ma génération se souviennent seuls de l'éclat d'orage que fit dans notre ciel paisible l'apparition de Tolstoï, et surtout de Dostoïevski, au cours des années 80. Toutes nos cloisons morales s'effondrèrent, l'éclair nous perça le cœur. Grâce à eux nous comprîmes tout à fait Stendhal, et bientôt Balzac, l'un et l'autre accommodés par nos prédécesseurs à la sauce naturaliste. Grâce à eux Shakespeare, Cervantès nous devinrent complètement intelligibles. Grâce à eux Nietzsche naquit et Jésus ressuscita.

Oui, la découverte est de cet ordre.

Dostoïevski, dit Nietzsche dans une formule célèbre et flatteuse tout de même (car qui est digne de dénouer leurs lacets ?), « le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie »... On verra que dans ce Crocodile Dostoïevski est aussi le seul qui nous confirme quelque chose en sociologie et en économie ! Ah, « le principe économique », « le point de vue économique », huit fois évoqués comme des mantras dans notre dense petit texte : mais vous verrez. Vous verrez qu'il n'y a que dans *l'Idiot* ou dans *Les Possédés* qu'un tel procès, kafkaïen ou presque (car la modernité ne sait plus où elle est, la coupable, ou même si elle est) existe : mais ici il est expos dans un récit bref et jubilatoire. Complètement compréhensible et en même temps parfaitement énigmatique.

Lire la première page du Crocodile, c'est déjà entrer dans le saint des saints, dans le mystère de la cathédrale de la littérature sacrée, celle qui n'a pas trop duré. Car l'âge d'or n'est jamais long. Un peu de Flaubert un peu de Dostoïevski, un peu de Kafka... et nous y étions. Commençons.

Dès les premières lignes, Dostoïevski attaque son sujet sur le ton décalé qui sera le sien durant tout le récit. Il donne ainsi le jour et l'heure, comme si nous étions dans une quelconque série américaine. Nous sommes un treize janvier, et à midi et demie encore ! La date est importante : nous sommes sous le règne d'Alexandre le libérateur, en pleine modernisation industrielle, à l'époque de Flaubert et Baudelaire, nés tous deux la même année d'ailleurs que l'auteur de *Crime et châtiment*. On sent tout de suite confusément comme les personnages si idiots de l'histoire, que cette heure précise a une signification importante.

Nous ne sommes pas en effet dans le monde indéterminé et l'espace-temps imprécis des contes de fées. Nous ne sommes pas : il était une fois ; nous sommes à midi et demie, et c'est une heure précise. Ce besoin d'horaire précis dénote aussi une intention comique qui ne se dénierait pas. On est dans le registre comique avec comme héros de petits maniaques qui aiment la précision !

Mais voyons cette phrase, parce qu'elle vaut son pesant d'or et de révolution :

C'est le treize janvier de l'année mil huit cent soixante-cinq, sur le coup de midi et demie, qu'Elena Ivanovna (l'épouse d'Ivan Matveïtch, mon savant ami et je puis dire : mon copain

en même temps que mon petit cousin) éprouva le désir soudain de voir le crocodile que l'on montrait dans le Passage.

Quel coup de pinceau ! Quelle quantité d'informations est donnée là ! En une phrase maîtresse, de celles pourtant que lui reprochera Nabokov, Dostoïevski nous présente ses personnages, le temps et le lieu de l'action, ainsi que l'action elle-même : on veut voir le crocodile, le fameux crocodile. Car il s'agit d'une exposition, on y reviendra, d'une de ces expositions universelles où l'on expose des marchandises et même des animaux. On veut le voir dans un passage parce que l'on est à l'époque des grandes galeries et du devenir-marchandise du monde (comme dira plus tard Debord). Ce passage évoque bien sûr les passages commerciaux, les couloirs des échanges que l'on creuse un peu partout dans le monde à ce moment : les voies de chemin de fer, les canaux – on reparlera de Suez, et plus d'une fois encore. Mais ce passage est indéterminé pourtant, on ne sait de quel passage il s'agit, il y en a tellement dans le monde marchand dans lequel, comme dans le crocodile peu après, on s'enfouit à jamais. De même Dostoïevski ne précise pas que l'on est à Saint-Pétersbourg et dans cette phrase qui dit pourtant tout, ce non-dit est signifiant. On est dans une Ville, donc on est dans la Ville moderne, celle où il y a de galeries marchandes et des badauds.

Les badauds, si dense est le texte de la présentation, sont ici nommés et typifiés. Ils sont au nombre de trois : la femme, le mari et son envieux ami. N'évoquons pas encore *L'éternel mari* et le désir mimétique chez notre auteur, si bien décrit par Girard. Etablissons seulement que femme commande, puisqu'elle sait ce qu'elle veut ; et ce que notre bourgeoise veut, Dieu le veut. Elle veut voir le crocodile dans une galerie marchande parce que c'est une curiosité et parce que c'est exposé. Notons que son désir est soudain, et soudain sera tout ce qu'elle motive chez les hommes évoluant autour de son mari qui la désirent. Elle a sans doute déjà compris que le crocodile relève de l'inconscient ou qu'il est un beau symbole à ciel ouvert. Et l'on a compris que cette femme est autonome, dès le début.

Le mari est déjà décrit aussi en un éclair : c'est un homme savant. On verra en effet que c'est un philosophe, un penseur, un puits de science, un esprit réfléchi, en même temps que le plus consommé des imbéciles de son siècle, comme dit Debord de McLuhan. Et le narrateur, l'homme présent, le témoin, personnage que l'on retrouve d'une manière si récurrente chez Henry James (chez James il a souvent une saveur homosexuelle rentrée), a déjà souligné le complexe rapport qu'il entretient avec cette dangereuse promiscuité : il est à la fois avec son copain (le puits de science donc) et son petit cousin. Il est donc plus âgé et cela jouera un rôle dans son rapport ambigu à l'épouse qu'il ne tentera jamais de chiper ultérieurement : il se voit trop dans un rôle de responsable, de frère aîné, de conseiller. Toujours est-il que le triangle est déjà là, autour de la galerie et de son crocodile. Le mari, la femme et l'amant supposé. Il ne reste au crocodile qu'à avaler le mari pour enclencher l'action. Cet élément perturbateur et « absorbateur » (si l'on peut dire) permettra aux personnages de cette première phrase fascinante de déployer tous leurs charmes jusqu'ici retenus. A la même époque un poète épris de nouveautés attend quelque scandale, quelque bon fait divers pour nous sortir de l'ordinaire...

*Fourmillante cité, cité pleine de rêves,
Où le spectre en plein jour raccroche le passant !*

Nous avons dit que Dostoïevski est né la même année que Baudelaire – et que Flaubert... C'est Baudelaire en effet qui découvre le génie poétique de la grande ville moderne, dans ses *Tableaux parisiens*, et c'est Baudelaire aussi qui veut voir du nouveau, plonger « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». Ce n'est pas encore le moment de s'interroger sur la

signification multiple de cette programmatique. D'autres l'ont fait avec succès sans doute, comme Walter Benjamin qui a saisi et décrit ce passage brutal de la tradition à la modernité, de l'art à l'industrie dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle.

Or nous en sommes au crocodile, toujours à cette impressionnante première page sur laquelle on passe toujours trop vite, comme les badauds d'une grande galerie précisément. Le narrateur s'attarde sur Ivan :

Il avait même en poche son billet de chemin de fer pour un voyage à l'étranger entrepris plutôt par envie de voir des choses nouvelles que pour le soin de sa santé. Il ne s'opposa point à la satisfaction de l'ardente curiosité de sa femme, car il la partageait.

— *Excellente idée ! fit-il d'un air satisfait. Allons voir le crocodile. Au moment où nous nous préparons à un voyage en Europe, il n'est pas mauvais de faire connaissance avec les indigènes de cette contrée.*

On a ici plusieurs des axes de notre étude : il y a le besoin de voir de l'étranger, d'aller à l'étranger. L'étranger est notre maître, l'étranger nous enseigne. Le prince Muishkin est allé en Suisse mais pour des raisons de santé, ici on y va pour Voir. Le couple est moderne et il est convaincu qu'il lui faut aller ailleurs, comme Baudelaire d'ailleurs qui veut dans son Voyage conclusif des *Fleurs du Mal* aller ailleurs pour trouver du nouveau ! Benjamin explique que la nouveauté de la marchandise dépasse de beaucoup la nouveauté désirée par l'artiste : car l'art ne sera plus de taille à lutter avec la machine et le capital en pleine effervescence.

Que la dernière ligne de résistance de l'art coïncidât avec la ligne d'attaque la plus avancée de la marchandise, cela devait demeurer caché à Baudelaire.

Walter Benjamin a souligné l'importance du fer dans la construction des passages. Le fer – pensez au chemin de fer – sert à transporter, pas à habiter. Lebedev dans *l'Idiot* développera une vision symbolique et apocalyptique des réseaux ferrés mais laissons cela pour l'instant. Benjamin : *On évite l'emploi du fer pour les immeubles et on l'encourage pour les passages, les halls d'exposition, les gares – toutes constructions qui visent à des buts transitoires.*

Dans ce monde transitoire, la galerie est donc en fer, comme le chemin. On est à l'âge de fer, et c'est ce qu'indiquera Lebedev. Tout cela sert si l'on peut dire de fil de cuivre à la volonté de découverte, de communication, de curiosité industrielle qui contamine l'humanité à l'époque du capitalisme planétarisé. Et l'on note dans cette première page ce champ lexical du bon petit explorateur : *voyage, choses nouvelles, ardente curiosité, voyages en Europe, indigènes de cette contrée*. Barthes aussi se moquera bien du Guide Bleu et de ses figures imposées de style ou d'architecture dans ses inépuisables mythologies.

Tout de suite aussi on note (ou l'on devrait le faire) que Dostoïevski se moque de ses personnages, comme Flaubert le fait dans *Bouvard et Pécuchet*. De pétulants niais qui veulent tout connaître, des messieurs Perrichon en voyage. L'altérité russe est ici soulignée par l'expression raciste retournée justement contre les découvreurs capitalistes de ce temps, les européens. Elle introduit un autre thème du texte : l'exception russe, pays si loin... et attardé sur le plan de l'économie et... des droits des animaux par exemple ! Dostoïevski va d'ailleurs se moquer du complexe d'infériorité russe, et il va reprocher à la manière d'un bon libéral (ces « laquais » de l'occident, écrira-t-il ailleurs) jusqu'au climat de la Russie – qui ne réussit pas au crocodile... européen ! On lit plus bas :

Le crocodile paraissait avoir perdu toutes ses facultés naturelles au contact de notre climat humide et si inclément aux étrangers.

Nous sommes en janvier, vraisemblablement à Saint-Pétersbourg : or Dostoïevski ne fait pas allusion au froid... il fait allusion... à l'humidité ! Mais il s'amuse en rappelant que ce climat est mauvais pour les étrangers. C'est ce climat xénophobe qui attend un changement climatique, un indispensable changement climatique qui est la marque de notre modernité bavarde et exigeante. Mais revenons à la première page.

Le comique vient bien sûr du fait que le crocodile est ici indûment rattaché à l'Europe, comme si l'Europe c'était déjà l'Afrique. Peut-être justement du fait de la colonisation et du canal de Suez qui nous rapproche de l'Égypte, de ce « pays des pharaons » dont provient l'énigmatique et monstrueux animal. Et si le crocodile était vraiment européen, l'Europe de l'ouest s'agrafant le monde à l'époque ?

La visite au crocodile est donc considérée comme une manière de voyage miniaturisé dans un monde qui ne l'est pas moins (comme l'a décrit la philosophe marxiste Henriette Clerc). Mais tout de même : le Ivan en question qui est décrit comme un puits de science ne devrait pas dire que le crocodile vient de l'Europe ni que le vieux continent surpuissant à l'époque est peuplé d'indigènes ! S'il le dit, c'est que Dostoïevski veut déjà le tourner en ridicule, comme il va tourner en ridicule tous les thèmes de son récit, tous les personnages et même son récit lui-même ! A l'ère du soupçon, il va falloir mettre en doute le puits de science, le sujet de notre histoire et même les intentions de notre auteur !

Mais continuons, car nous allons tout apprendre des personnages en trois lignes. D'abord, l'enthousiasme du voyage, de l'excursion, de la visite du crocodile motive un irrépréhensible acte de générosité de la part du personnage principal (bientôt invisible, est-ce une punition ?)

... il manifesta l'intention de payer les vingt-cinq kopecks prix de mon entrée, chose qui ne lui était encore jamais arrivée.

Le narrateur toujours soucieux de donner un coup de patte à son précieux Ivan – alors que, ou parce que son indéfectible fidélité ne se démentira jamais, condition du récit – indique que son cher ami jamais ne lui fit cadeau d'un quart de rouble. Mais que l'attraction aidant, et avec elle la fascination du progrès que cette attraction industrielle motive, la générosité vient à bout du radinisme petit-bourgeois, le plus dur de la feuille sur cette vieille terre.

On sait qu'Ivan n'est pas n'importe qui, et que dans cette tragi-comédie grecque orthodoxe on est tout près du bon vieux conflit des familles : Ivan est en effet *mon savant ami et je puis dire : mon copain en même temps que mon petit cousin.*

Enfin, un dernier mot sur deux protagonistes musclés et abondants dans le récit : l'Allemand qui vient défier les russes sur leur terre avec son produit, son crocodile, son attraction. Cet allemand à qui l'un des Karamazov voudra tordre le cou. Et l'épouse, qui annonce notre amatrice de bijoux, façon troisième république et façon Maupassant.

Sans doute le croyait-elle en diamants. Le propriétaire du crocodile, un Allemand, était venu se poser devant nous et nous regardait avec fierté.

Quel ton aigre pour un ami de la famille ! Mais pourquoi tant de haine, mais pourquoi tant de haine de la part du narrateur ? Nous l'allons tenter de voir.

Le Crocodile et le principe étrange de l'enfermement

*Quelle est la principale fonction du crocodile ?
La réponse s'impose : engloutir des hommes.*

Mais de quoi parle ce récit ? D'un homme qui est avalé par un crocodile. Et qui en survit, et qui voudrait en vivre.

Etre avalé par un crocodile et survivre est a priori impossible. On y revient plus loin. Mais si l'on survit, l'engloutissement devient alors une métaphore.

Métaphore parfaite, le Crocodile de Dostoïevski peut tout signifier. Œuvre ouverte avant l'heure, il peut s'emplit de toutes les significations qu'en donneront les lecteurs. De ce point de vue, on remplit même le crocodile de sens comme Ivan le remplit de son incertaine présence (plus que de son corps).

Mais d'un autre point de vue, le crocodile exprime bien une réalité certaine, et qui règne dans le récit jusqu'à la fin (ou presque) : l'enfermement. Ivan est enfermé dans son crocodile et il n'en veut pas sortir. Qu'est-ce que tout cela va pouvoir signifier ? D'autant que nous étions déjà enfermés dans un passage commercial révolutionnaire et innovant !

Commençons par l'incroyable évidence : le crocodile est vide, et Ivan en parle comme d'un sac, pas même en croco, à l'intérieur duquel il se retrouve plus ou moins bien.

Ce crocodile est absolument vide. Il me semble être dans un énorme sac en caoutchouc pareil à ceux que vendent les commerçants de la rue Gorovkhokaïa... À l'intérieur, dans l'espace qui sépare ces deux extrémités, il ne se trouve qu'un grand vide tapissé de quelque chose d'analogue à du caoutchouc et qui doit en être.

Ne pourrait-on pas penser que l'on est face à un sac – et donc une vraie farce – et pas face à un animal ? On comprend en tout cas qu'Ivan ne se sente guère menacé ou même endolori. Et que ce crocodile, il choisit d'y rester ! Il est vrai qu'il nous fait douter de la réalité même de ce crocodile qui est étonnamment vide.

Tu me demandes comment je me suis arrangé dans les profondeurs de ce monstre ? Sache d'abord qu'à mon très grand étonnement, ce crocodile est absolument vide.

Ce caractère inoffensif de l'animal se niche même dans les propos illogiques d'Ivan – le crocodile devient un coussin d'air :

De même qu'on gonfle un coussin avec de l'air, de même je gonfle de ma personne la viduité de ce crocodile, qui est élastique jusqu'à l'invraisemblance.

On se doute que la vanité d'Ivan, qui semble immense, est susceptible de gonfler le pauvre sac que constitue le pauvre crocodile ! Et l'on comprend dès lors qu'Ivan ne désire pas sortir

d'un univers que pour une fois il maîtrise... Car on n'imagine pas d'abord des enfants avalés par un loup et qui ne voudraient pas en être libérés. A moins que... avec des enfants modernes tout devient possible. Ils choisiraient le clos crocodile pour échapper à la réalité parentale ou scolaire.

Ivan est un homme pratique et moderne et pour lui cet enfermement a du bon. Il lui permet de réfléchir ! Le crocodile devient bureau, lieu de réflexion. C'est une capsule spatiale. Englouti Ivan peut renaître et devenir penseur (et quel penseur, on le verra ailleurs). Il est en sûreté à l'étroit parce qu'il est protégé, qu'il échappe à la réalité (ou croit-il, puisque la réalité pour lui ce sont déjà les médias, les journaux qu'il veut lire dans son salon en croco) et il peut ordonner ses idées qu'il pourra proposer à l'humanité et laisser à la postérité ! L'enfermement ici est celui de la tour d'ivoire et bien du philosophe. On s'isole un petit peu pour refaire le monde. C'est dans le ventre de la baleine – et non du crocodile – que Jonas redevient le prophète, c'est dans le ventre de la baleine (ou du cachalot imprécis Monstro) que Pinocchio prend du plomb dans la tête et redevient enfant et fils à son père. Flaubert écrit d'ailleurs dans son légendaire – et contemporain – *Dictionnaire des idées reçues* que le crocodile « imite le cri des enfants pour attirer l'homme ».

L'enfermement dans le crocodile ou la baleine évoque bien sûr un enfermement supérieur, une descente aux enfers, un voyage au centre de la terre. Quelque chose d'initiatique, de profond, de mystérieux, de maçonnique même (Vitriol : visite l'intérieur de cette terre...). Mais évidemment dans le texte de Dostoïevski, l'humour et la satire sont omniprésents. Il ne s'agit donc pas de célébrer sérieusement la volonté initiatique de l'enfermement d'Ivan. Et comme on a évoqué *Le voyage au centre de la terre*, et son symbolisme maçon, on peut bien sûr citer le grand nom de Jules Verne. Cela tombe fort bien puisque le roman le plus célèbre de notre auteur a été publié un an avant seulement, en 1864. Et voici ce qu'en dit Roland Barthes un siècle, dans ses excellentes *Mythologies* auxquelles nous recourons plusieurs fois. Car, satire de la petite bourgeoisie pétersbourgeoise, le Crocodile offre un mine de manies, comportements, remarques, détails un observateur acéré du quotidien. Et concernant l'enfermement, Barthes établit que les personnages de Verne sont comme Ivan l'avalé des maniaques de ce type de situation, et que leurs longs voyages ne sont souvent qu'un enfermement déguisé, un rien théâtral. Pensons au *Voyage autour de la lune*, aux *Cinq semaines en ballon*, à toutes les situations théâtrales où les personnages de Verne aiment à se situer dans un réduit – cabane, sous-marin, locomotive, caverne ou bien sûr ballon, ballon... Barthes lui s'est surtout intéressé avec sa plume inimitable au légendaire groupe de *L'île mystérieuse* :

Ce principe me paraît être le geste continu de l'enfermement... L'homme-enfant réinvente le monde, l'emplit, l'enclot, s'y enferme, et couronne cet effort encyclopédique par la posture bourgeoise de l'appropriation : pantoufles, pipe et coin du feu, pendant que dehors la tempête, c'est-à-dire l'infini, fait rage inutilement.

Chez Verne qui est surtout un écrivain pour enfant de bourgeois, il n'y pas de nature. La nature est ce qu'on veut mater, oublier, exterminer (les animaux), remplacer (le progrès, la civilisation). De même le crocodile en tant qu'animal est oublié. Or Ivan se sent justement dans le crocodile comme chez lui, parce que ce crocodile n'a pas de réalité naturelle, physiologique si l'on veut. Il n'y éprouve aucun besoin physiologique et il en fait aussitôt un cabinet de réflexion. Ici le crocodile acquiert d'autres lettres de noblesse : en tant que satire de la petite-bourgeoisie, ce texte magnifique établit l'un des premiers ce besoin bourgeois de l'appropriation dans l'enfermement. Il établit aussi cette volonté évidente

chez Ivan de demeurer un enfant. Ivan quitte finalement sa femme – avec qui il n’a pas eu d’enfant - sans regret pour se mettre à philosopher comme un bon élève. Le fait même qu’il n’a jamais rien à cacher à son faux ami le narrateur prouve que son mariage n’est qu’un enfantillage – sa femme est bien d’accord ! Et que comme plus tard le baron perché de Calvino il se réfugie quelque part pour s’isoler physiquement du monde tout en continuant d’y appartenir intellectuellement. Ici on voit poindre une autre métaphore : une disparition physique, charnelle et corporelle pour être plus précis, mais qui n’est pas métaphysique, qui n’est pas intellectuelle, médiatique ou bien sociale bien au contraire ! On pense aussi à tous ces clubs anglais, à cette ambiance Sherlock Holmes où l’homme veut être loin des femmes, dans son salon luxueux, fumer sa pipe précisément ou bien refaire le monde avec l’aide des membres de son club.

Du fond d’un crocodile, il semble qu’on voie le monde avec une grande netteté...

Mais dans cette métaphore permanente, Crocodile peut aussi exprimer un « agglomérat de solitudes sans illusions », qui pour Debord est la marque des sociétés modernes. Sans projet social collectif, le petit-bourgeois se retire en lui-même et il en oublie même sa famille et ses amis. Comme le rappelle Houellebecq dans rester vivant, l’individu est nu devant le marché. A la fin du récit d’ailleurs, quand tout s’emballe et devient fou, quand Dostoïevski bazarde littéralement son texte et son croco, un individu ivre vient dans le passage et entre dans le crocodile... pour y dormir !

Un homme fort gros et en complet état d’ivresse, qui paie le prix d’entrée et, sans prévenir personne, va tout droit s’engouffrer dans la gueule du crocodile... À peine tombé dans l’intérieur du crocodile, l’inconnu s’endort profondément.

Le crocodile devient alors une espèce de cellule spatiale où l’on vient dormir, comme à Tokyo plus tard ou dans l’espace même, comme un pur cosmonaute. Car la solitude est aussi le lot des cosmonautes qui dorment, baillent, mangent ou se font manger (dans *Alien*), et de tous les héros postmodernes étonnés de vivre dans une hyper-réalité désenchantée.

Peu avant Barthes la fascination petite-bourgeoise pour l’intérieur, le salon intérieur, a déjà été décrite par Walter Benjamin dans ces pages célèbres consacrées à Paris, capitale de la modernité. On va voir que la référence est intéressante :

L’intérieur n’est pas seulement l’univers du particulier, il est encore son étui... Depuis Louis-Philippe on rencontre dans le bourgeois cette tendance à se dédommager pour l’absence de trace de la vie privée dans la grande ville. Cette compensation il tente de la trouver entre les quatre murs de son appartement. Tout se passe comme s’il avait mis un point d’honneur à ne pas laisser se perdre les traces de ses objets d’usage et de ses accessoires. Sans se lasser il prend l’empreinte d’une foule d’objets ; pour ses pantoufles et ses montres, ses couverts et ses parapluies, il imagine des housses et des étuis.

On sait que le Crocodile du récit finira en étui.

Le mot compensation est ici bien trouvé. On imagine un usage conséquent de ce vocable dans la philosophie allemande ! Car quelle compensation Ivan est venu trouver dans son crocodile (car c’est quand même lui qui s’est fait avaler, ce n’est pas le crocodile qui lui a bondi dessus, là-dessus l’Allemand a raison !) ? Il est venu compenser le désespoir du citoyen devant la ville moderne tentaculaire ; il est venu compenser le désespoir ressenti devant l’échec de son mariage parodique ; il est venu compenser l’échec de sa carrière administrative ; il est venu

compenser ce refus du social qui commençait à l'étouffer un peu aussi ! Et il y peut enfin, dans ce crocodile, développer ce que Walter Benjamin nomme ses fantasmagories :

De là dérivent les fantasmagories de l'intérieur ; celui-ci représente pour le particulier l'univers. Il y assemble les régions lointaines et les souvenirs du passé. Son salon est une loge dans le théâtre du monde. L'intérieur est l'asile où se réfugie l'art.

Assemblage hétéroclite, l'intérieur représente donc cette fuite du monde en même que le butin exotique qu'on en a rapporté ! Ici n'est-ce pas, on a rapporté un animal archétypal d'une contrée exotique, « la contrée des pharaons » si vantée par l'Allemand (sauf que c'est lui qui vous contient et qui devient votre salon !). Benjamin, toujours, ajoute une notation intéressante :

Il a une préférence marquée pour le velours et la peluche qui conservent l'empreinte de tout contact.

Mais la solitude bourgeoise et le confort matériel n'ont qu'un temps. La caractéristique du fantastique est cette hésitation dont a parlé Todorov dans ses textes très inspirés sur les récits russes et américains de la grande époque. Et l'on revient donc vite au cauchemar, et l'on revient même vite au doute : et si tout n'était qu'un rêve, et si ce crocodile-conteneur n'était qu'un rêve ?

Vivre dans un crocodile ! Par instants, il me semblait être le jouet d'un rêve monstrueux. Hélas ! C'était bien d'un monstre qu'il s'agissait.

La remarque du narrateur n'est pas très rigoureuse : car il oppose une situation onirique à un monstre qui n'est pas non plus censé être réel. Mais s'agissant un personnage – le narrateur donc – qui déteste un rival plus jeune que lui et surtout bien marié, on peut interpréter différemment notre information : le rêve monstrueux serait celui du narrateur ! L'irréalité du crocodile frappe tous les personnages les uns après les autres, à commencer par l'épouse qui en ferait presque une fantaisie érotique.

Qu'il est vilain, ce crocodile ! Il me fait peur ! murmura coquettement Elena Ivanovna. Je suis sûre que je vais en rêver.

— Il ne saurait vous mordre en rêve, madame, remarqua l'Allemand avec galanterie. Puis, il se mit à rire de cette saillie, mais son rire ne trouva pas d'écho.

L'allemand semble avoir compris, comme s'il avait été psychologue, le secret rapport de cette coquette avec la bête : il est sexuel. Le crocodile semble ainsi annoncer ou plutôt confirmer l'inexistence des rapports sexuels de la belle épouse avec son mari.

Le crocodile, nous indique brièvement un dictionnaire des symboles, peut signifier la destruction, mais aussi le pouvoir, la végétation et la fertilité ; enfin la connaissance (en bon reptile qu'il est) et bien évidemment la renaissance, comme nous l'avions souligné plus haut. Tout englutissement, toute disparition suppose – comme dans *Le voyage au centre de la terre* ! – une renaissance plus ou moins maçonnique ou prophétique.

Mais ce n'est pas tout : on sait que la fin du récit va délirer – s'il est permis d'écrire – autour de la gastronomie. Le crocodile est lié à l'alimentation, à la dévoration des pauvres gazelles du désert, à la dégustation du monde. Et lui-même va devenir un mets de choix une fois que décomplexé l'homme moderne saura lui régler son compte, ajuster son couteau et sa

fourchette, et en faire l'objet d'un repas de la nouvelle cuisine. Avec gourmandise alors, Dostoïevski par la bouche (sic) d'un de ses personnages préférés, va nous donner une étymologie croustillante, gastronomique et imaginative du mot crocodile :

Crocodile, crocodile, est un mot italien, sans doute contemporain des anciens pharaons d'Égypte et provenant certainement du mot français : croquer, soit manger, se nourrir de.

On sait que la réalité est différente et presque aussi imaginative. Le crocodile vient du grec (m'apprend mon dictionnaire en ligne) et de deux mots désignant le ver des pierres !

« Krokè » pour le caillou, « drilos » pour le ver !

La fin magnifique du récit est ainsi préparée par un fin gourmet de la littérature, ni plus ni moins le plus grand écrivain de tous les temps : car tout le monde parle et dialectiquement encore du rapport de notre Ivan et de son crocodile. Car qui nourrit l'autre ? Écoutons Ivan :

Ainsi nous nous nourrissons mutuellement.

Écoutons aussi les Allemands, soudain très rassurés :

On va pouvoir rester des années sans lui rien donner à manger.

Mais ici encore revient comme un écho de l'épouvante. Des années... rien... on est dans l'impression de vide, de pierre tombale à propos de ce crocodile. Existe-t-il, ce crocodile, cette histoire existe-t-elle, notre monde existe-t-il seulement ? On se croirait encore dans le rêve de l'escalier, façon Buzzati, un autre grand lecteur – et un adaptateur – de Dostoïevski. Laissons la parole pour conclure cette parabole sur l'enfermement, sur cet enfermement au sens cosmique, dans ce silence éternel des espaces infinis qui nous effraie :

— *Une nuit impénétrable m'entourne, mais je peux tâtonner et, pour ainsi dire, voir avec mes mains.*

Les mystères discrets du narrateur

*En ma qualité d'ami de la maison
et suivant notre coutume
invariable, je participai à cette
sortie.*

Le narrateur de Crocodile n'est pas omniscient : il rend compte de ce qu'il a vu et de ce qu'il voit ; son comportement est peu clair, et il semble qu'il soit peu clair pour notre personnage lui-même. Il ne s'amuse jamais, se contraint même, ne profite pas des situations. Il se fait souffrir sans le vouloir encore. De même il confesse son amour physique pour la belle épouse d'Ivan et même son degré de haine pour Ivan, son ami et son petit cousin. L'autre l'a réduit en vassalité et il est heureux ainsi. Il semble qu'il soit lui-même dans une situation de dépendance totale, dans un cauchemar dont, contrairement au personnage de Joyce (*History Stephen said, is a nightmare from which I am trying to awake*), il ne veut pas sortir. Il semble qu'il soit lui-même dans un crocodile. Nous ne saurons jamais si le narrateur n'a pas inventé toute cette histoire pour étourdir son lectorat et se venger d'Ivan. Cette histoire de vengeance peut évoquer la barrique d'Amontillado, ce conte d'un raté qui désire se venger en enfermant vivant le rival infernal.

À la longue, je devais être vengé ; c'était un point définitivement arrêté ; – mais la perfection même de ma résolution excluait toute idée de péril. Je devais non-seulement punir, mais punir impunément...

Il faut qu'on sache que je n'avais donné à Fortunato aucune raison de douter de ma bienveillance, ni par mes paroles, ni par mes actions. Je continuai, selon mon habitude, à lui sourire en face, et il ne devinait pas que mon sourire désormais ne traduisait que la pensée de son immolation.

Etonnant Edgar Poe... Mais retour dans le Crocodile.

On ne peut jamais savoir qui est le narrateur dans cette œuvre à tiroirs : est-ce le grand auteur de *Crime et châtiment* qui s'amuse ? Est-ce un ami frustré qui témoigne d'un événement invraisemblable en avouant ses obsessions et ses frustrations ? Est-ce enfin un fou qui commence à délirer ? Car enfin lui-même ne sait à quoi s'en tenir !

Le narrateur se présente d'abord comme l'ami d'un couple petit-bourgeois. Mais il ne sait lui-même précisément qui il est par rapport à Ivan Matveïtch : son ami ou son oncle (et encore quelle sorte d'oncle ?). Il va devenir ensuite son secrétaire, incapable de résister à la volonté obtuse de ce terrible Ivan, dont pourtant il convoite la femme ! Mais là encore, notre narrateur postiche et élastique ne sait où il en est. Il peut aussi avoir inventé le crocodile où mettre le rival dont il convoite la femme ! Et ce faisant il désire quand même ne pas emporter la femme et même s'enfermer avec son drôle d'ami dans le ventre du crocodile ! C'est René Girard qui

riait en évoquant le désir mimétique de *L'éternel mari*. Voilà un narrateur en tout cas qui est au moins le cousin du contenu. Mais les personnages de Dostoïevski ne sont-ils pas un peu cousins, tous cousins ?

Mais le narrateur n'est pas qu'un simple personnage à problèmes psychologiques. Il est aussi un narrateur. Prenons la description du début, celle de l'engloutissement de l'ami.

Il disparut en un instant.

Mais, comme, resté immobile, j'eus le temps d'observer tous les détails de l'accident avec une attention passionnée, avec la plus folle curiosité que j'aie jamais éprouvée, je vais pouvoir le narrer minutieusement.

On relève ici plusieurs traits intéressants, qui concerneraient presque la police. Dostoïevski ayant inventé, avec Poe et Balzac, le récit policier moderne (dans *Crime et châtiment*), il s'amuse ici avec l'observation de son témoin : ce dernier est attentif, passionné, il est très curieux, et enfin il veut tout narrer minutieusement. Il est à la fois un maniaque, un esprit précis et un peu coupable de non-assistance à personne en danger. Il doute sans doute de la réalité de l'absorption de son ami ? Son comportement relève-t-il d'un certain sadisme abscons ?

Puis il retombe à plat. Le narrateur dans le récit toujours retombe à plat. Il est éternellement décevant. C'est sa médiocrité qui fait en partie le génie de la pièce. Sans dramatiser outre mesure, il confesse en effet :

« *Quel ennui, pensai-je, si c'eut été moi qui me fusse trouvé à la place d'Ivan Matveïtch !* »

Quel ennui en effet.

Par la suite, le narrateur désire et même prétend changer de style dans sa narration ! Et il nous prévient tout de go, sans que cela soit privé d'une certaine charge comique : d'une part parce que Dostoïevski aime souvent changer de style (voir surtout *Les frères Karamazov*) dans ses narrations, d'autre part parce que cette remarque n'a aucun intérêt en soi et qu'elle ne sera... pas suivie d'effet. Le comique, la nonchalance narrative, le bouillonnement imprécis sont déjà là dans la première partie. C'est une simple coquetterie du pauvre narrateur !

J'ai écrit ce premier chapitre du style qui convient au sujet de mon récit. Cependant, je suis décidé à employer par la suite un ton moins élevé, mais plus naturel et j'en préviens loyalement mon lecteur.

La fin du récit se veut plus humble encore. Le narrateur doit amener les journaux qui ne parlent pas d'Ivan à Ivan. Et il redoute on ne sait quelle publicité. Si la presse en effet ne parle pas d'Ivan, pourquoi redoute-t-il tant la publicité ? Ou se mettrait d'un coup à croire ce qu'il a lu dans les journaux ? Mais alors où serait Ivan ?

Prévoyant qu'on s'y écrasait, je relevai le col de mon pardessus, car j'éprouvais un peu de honte, je ne sais trop pourquoi, tant nous sommes encore peu habitués à la publicité.

Notre narrateur imprécis avoue alors ses limites à la fin de son texte comme si, incroyablement, inexplicablement, il renonçait à l'écrire.

Mais je sens que je n'ai pas le droit de relater mes propres et prosaïques sensations en face d'un événement aussi remarquable et singulier.

Le discours de notre narrateur s'interrompt brutalement. Il est aporétique, n'apporte pas de fin, de conclusion satisfaisante au lecteur. Il est ouvert. Il se sent comme indigne de la narration à suivre. Et il frise une nouvelle fois le ridicule, mais un vague ridicule, un ridicule imprécis. Ici aussi on frôle le surréalisme avec le récit : on est aux portes du *Journal d'un fou* de Gogol. Mais ce serait ici plutôt le journal d'un ami de la famille...

Pendant tout le récit, le narrateur ne porte pas de discours particulier sur le monde. Il ne dégage aucun charisme, ne délivre aucun message messianique. Comme on sait, Ivan a des prétentions en la matière, mais il ne dit jamais lesquelles. Le narrateur en tout cas n'accompagne la rêverie politique et économique de notre Ivan ou de Timothée. Il cherche à être sérieux en quelque sort durant tout le récit, comme pour éviter de basculer dans la folie des autres protagonistes.

Homme définitivement sérieux et ennuyeux, second couteau acceptant sa destinée fétide, ainsi est le narrateur. Même concernant la belle Hélène, le narrateur tente de tempérer l'ardeur égrillarde du vieux monsieur Timothée (ce dernier a-t-il cinquante d'âge ou cinquante ans de maison ?) qui lance le conseiller dans de lyriques exclamations :

« Quelle poitrine ! disait-il, et quel regard ! Et ces cheveux !... Une vraie friandise, cette dame ! » Il a même ri... Ils sont encore jeunes. Et voilà donc comment ce monsieur fait sa carrière...

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Timotheï Semionitch.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... mais le narrateur finit par admettre inconsciemment que c'est de cela qu'il s'agit : de la poitrine et du sex-appeal de la belle Hélène, omniprésente dans son compte-rendu.

Dans la galerie, le crocodile ne plaît pas à Elena. On sait qu'il en croquera le mari. L'Allemand qui joue au galant avec la jeune dame essaie d'agiter sa mascotte. Elena s'intéresse plutôt aux singes, plus agités et amuseurs : *J'adore les singes ; il y en a de si gentils... tandis que ce crocodile est affreux !*

Le singe peut-il être associé à l'érotisme dans une symbolique des rêves ajustée ? Ou à une volonté ludique d'en découdre avec l'univers ? Le singe Hanuman est dieu de la guerre dans l'Inde traditionnelle et l'animal symbolise aussi les forces basiques de l'être. Il symbolise aussi une certaine vilénie, une certaine rage de jouer et de se moquer. Et voici ce qui se passe dans les rêves du pauvre narrateur, qui ne sait pas encore qu'il est jungien.

Je passai ma nuit à rêver de singes, mais, vers le matin, je rêvai d'Elena Ivanovna.

Toujours adonné à son imprécision et à ce qu'il faut bien appeler sa mauvaise foi (le narrateur est-il un salaud sartrien avant la lettre ?), notre rédacteur, dans une de ses phrases retorses dont il a le secret confesse qu'il est érotiquement attiré par la belle Hélène tout en affirmant le plus solidement possible qu'il ne l'est pas : il joue d'abord sur son âge avancé (on ne sait pas ce qu'il est précisément par rapport à Ivan) puis sur les glissements progressivement rêvés de son plaisir ; et cela donne le comique extrait suivant :

Disons-le tout de suite, j'aimais cette dame, mais je m'empresse d'ajouter que je l'aimais comme un père ; ni plus ni moins. Ce qui m'amène à cette conclusion, c'est qu'il m'arriva maintes fois d'éprouver l'envie de l'embrasser sur son front lisse ou sur ses joues roses. Et

même, bien que je ne l'aie jamais fait, je dois confesser que je n'aurais pas refusé de l'embrasser sur les lèvres.

Malgré cette confession érotique, le narrateur va nous décevoir aussitôt : il ne va rien mettre en œuvre pour profiter de la réclusion de son ami. On pourrait arguer de la fidèle amitié qu'il éprouve pour son Ivan : mais le narrateur avouera plus tard qu'il le déteste. Les raisons de son refus de profiter de la situation sont définitivement plus complexes et plus perverses. Soit s'il s'estime implicitement trop vieux ou déplaisant pour la belle Hélène et dans ce cas-là ne veut souffrir le risque d'essayer un refus ; soit il a décidé de se faire souffrir encore plus que de raison. L'alcoolique du début de *Crime et châtiment* dépeint avec la même affabilité et le même luxe de détails euphoriques sa dépendance et les monstruosité qu'elle entraîne, à Raskolnikoff. Le narrateur aime sa frustration ici : car enfin, Elena lui confesse qu'elle veut divorcer, qu'elle est prête à le voir plus fréquemment en l'absence du mari, tout en acceptant d'ailleurs, coquette qu'elle est, d'aller voir Timothée. Elle ne serait même pas à charge ! Les rapports du narrateur avec Elena vont même se tendre à cause d'une provocation du narrateur. Il demande à l'épouse de descendre aux enfers, dans le crocodile s'entend, pour retrouver son mari.

- Comment voulez aussi que j'aille rejoindre Ivan Matveïtch dans ce crocodile ? Quelle idée ! Comment voulez-vous que j'entre là-dedans avec mon chapeau et ma crinoline ?

Et le narrateur d'invoquer l'amour, assez inexplicablement, alors que dans ce conte bourgeois joyeusement immoral il devrait plutôt profiter de la situation pour embrasser la jeune veuve virtuelle !

- C'est la preuve de son amour, de son amour passionné et fidèle... Vous n'avez pas su apprécier la valeur de son amour, chère Elena Ivanovna !

A quoi joue donc le narrateur ? A une variété d'automutilation ? A une exaspérante provocation ? Bizarrement, la pourtant peu psychologue Elena pressent le thème girardien de la rivalité mimétique ; et elle le fait savoir au narrateur si conciliant pour son ami :

- Vous êtes son ami. Eh bien, allez-vous coucher près de lui pour l'amour de l'amitié et y passez votre vie à discuter sur des sujets fastidieux...

C'est alors qu'en tant qu'ami essentiel de la famille (il est l'essence de l'ami de couple et de l'amoureux rentré de la femme), le narrateur propose de rentrer à trois dans le crocodile :

Hier, comme il m'expliquait l'extraordinaire élasticité des parois de ce crocodile, Ivan Matveïtch insinua très clairement qu'il y aurait là place, non seulement pour vous deux, mais encore pour moi, en ma qualité d'ami de la maison et que nous arriverions fort bien à nous y installer tous les trois, en cas que je le voulusse, et, dans ce but...

Le narrateur joue même la carte outragée du scrupule moral : l'épouse eurydicienne devrait descendre aux enfers puisque son contrat moral l'y oblige.

Il n'est pas douteux que votre devoir vous y convie, tandis que je ne m'y rendrais que par générosité.

En bon personnage de Dostoïevski, le narrateur ne veut pas profiter de la femme sans le mari ! Cette proposition insensée sent son désir mimétique : le narrateur veut se retrouver comme ami de la famille dans le même lit que la femme et l'époux. Cette proposition ne peut que tirer des rires et des larmes innocentes à Elena qui en ignore alors le caractère scandaleux ou graveleux :

— *Comment, tous les trois ? s'exclama Elena Ivanovna en me regardant non sans étonnement. Alors, nous y serions tous les trois ensemble ? Ha ! ha ! ha ! que vous êtes donc bêtes tous les deux ! Ha ! ha ! ah ! Je vous y pincerai tout le temps, vilain que vous êtes ! Ha ! ha ! ha ! ah ! ah ! ah !*

Les historiettes et amourettes du narrateur et d'Elena révèlent ensuite un caractère amusé et enfantin. On retrouve ce caractère enfantin de l'homme bourgeois, de l'homme vernien tel qu'il a été décrit par Roland Barthes dans son approche mythologique de Jules Verne. On vit dans un petit salon, on miniaturise le réel et on se comporte comme un enfant, qui aime la réconciliation après une petite révolution.

Et, se rejetant sur le dossier du canapé, elle se mit à rire aux larmes. Le rire, les larmes, tout cela était si délicieux et séduisant que je n'y tins plus et me mis à lui embrasser la main, ce à quoi elle ne s'opposa pas, tout en me tirant les oreilles en signe de réconciliation.

Jusqu'à quel point le narrateur est-il sérieux dans sa quête un peu folle et ses formidables scrupules moraux – repousser l'épouse volage dans les bras de son époux alors qu'il la désire follement ?

On cite comme réponse ces trois lignes de *L'éternel mari* :

Il savait fort bien qu'à la première occasion, et dès demain, il planterait là les secrètes et pieuses injonctions de sa conscience, qu'il enverrait promener bien tranquillement tous ces « motifs supérieurs », qu'il serait le premier à en rire.

Et vite en effet, le narrateur – nous avons vu que l'on ne peut jamais compter sur lui – oublie ses motifs supérieurs et se met à détester un autre personnage au motif qu'il pourrait plaire à Elena :

Il existait un certain moricaud, avec une petite moustache, qui était dans la construction. Il fréquentait chez eux et savait faire rire Elena Ivanovna.

L'important est de savoir faire rire Elena : on sait que le narrateur par ses prises de position provocantes a su la faire rire.

Mais la position du narrateur tiraillé par ses scrupules et ses fantasmes et surtout par son incohérence et son impéritie, va se trouver un peu plus empêtrée par l'arrogance d'Ivan. Celui-ci le somme de le rejoindre en prétextant là encore la conscience :

Ainsi, toi, en ta qualité d'ami de ma maison, tu pourrais fort bien venir prendre place auprès de moi, si tu en avais seulement la générosité.

Tout en sommant Elena de rejoindre son mari dans la tombe, comme pour s'en faire détester ou se faire mieux souffrir, le narrateur redécouvre qu'il déteste Ivan. Il le déteste et il se reproche son comportement au point de s'en frapper. Comment a-t-il pu à ce point desservir

sa cause ? le bourreau de soi-même, à la fois volontaire et involontaire, s'en frappe avant le coucher :

Alors, désormais, pour remplir mes devoirs d'ami véritable, il allait me falloir m'abrutir tous les soirs ! J'avais envie de battre quelqu'un et, d'ailleurs, une fois ma bougie éteinte, je m'appliquai quelques coups de poing sur la tête et sur diverses parties du corps. Cela me soulagea quelque peu et je finis par m'endormir fort profondément, car j'étais brisé.

Quel narrateur ! Il rêve ensuite des singes et au petit matin d'Elena ! Et il nous avoue enfin la vérité concernant sa relation à Ivan :

J'avouerai franchement que je n'ai pu souffrir Ivan Matveïtch. Singulière amitié dont je peux dire que les neuf dixièmes n'étaient que de la haine.

Mais pour entretenir sa haine, il faut qu'il dépende d'Ivan et qu'il lui obéisse. Ainsi il prendra plus de plaisir à sa haine. Comme dit Nietzsche, Dostoïevski, le seul qui m'ait appris quelque chose... en psychologie !

Ivan, donc :

- *J'ai décidé de te prendre comme secrétaire. Tu me liras les gazettes et les magazines, puis je te dicterai mes pensées et je t'indiquerai les commissions à faire.*

Et le narrateur :

Ce qui m'exaspérait par dessus tout, c'était d'être devenu le secrétaire d'Ivan Matveïtch. Alors, désormais, pour remplir mes devoirs d'ami véritable, il allait me falloir m'abrutir tous les soirs !

Quel narrateur !

La question est : qui est vraiment assis dans le crocodile ? Qui est Ivan ?

Et qui est vraiment assis hors du crocodile ?

Quel narrateur !

La femme coquette et le défi économique

*À quoi sert la beauté des femmes ? Pourvu
qu'une femme soit médicalement bien conformée,
en état de faire des enfants, elle sera toujours
assez bonne pour des économistes.*

Théophile Gautier

A bien des égards l'épouse d'Ivan Matveïtch est le personnage le plus important du récit. D'abord elle est très présente dans tous les épisodes de la narration. Elle est l'élément moteur qui détermine la « sortie » vers le crocodile ; puis elle est l'aspirateur à aspirations romantiques, celles du narrateur transi d'amour pour elle, celles bien sûr des autres collègues du pauvre Ivan (pas si pauvre que cela en fait !). Enfin elle apparaît comme la vraie cause de la fuite de son mari dans le crocodile : il va chercher ainsi à reconquérir sa femme, dont il fera une vedette de la littérature et des salons !

En tant que créature, Elena Ivanovna est une révolution à elle toute seule. Elle veut le divorce en effet, profitant de ce que le mari se soit ainsi absenté dans le ventre du crocodile. Et elle ne correspond pas beaucoup à la femme russe telle que nous la dépeint Dostoïevski de coutume. En écrivant cela nous n'oublions certes pas que notre auteur a créé une galerie pharamineuse de femmes, des jeunes filles, de vieilles dames inoubliables. Nous disons seulement que cette femme, l'Elena Ivanovna en question, n'est pas russe, qu'elle n'a rien de russe. Car c'est une parisienne. Et en tant que telle elle va être la cible de tous les sarcasmes de Dostoïevski. La femme d'Ivan est en effet moins une créature de Dieu qu'une création de la société moderne.

C'est une parisienne car elle a tous les défauts de la parisienne, ou de la « femme moderne », ou de la consommatrice d'émotions, de sensations ou de produits sophistiqués. Elle pense à jouir, à consommer, à tromper son mari. Elle plaît aux hommes et elle cherche à plaire. C'est un animal de salon. Elle est faite pour « animer » une soirée. C'est la femme du *Bonheur de dames*, un des plus complexes Zola.

En même temps bien sûr c'est une femme frustrée. Son mari n'est pas riche, pas célèbre, ce n'est pas un bureaucrate important. Or, sans qu'elle soit décrite, car Dostoïevski décrit bien rarement, Elena attire tous les regards, ceux des collègues bien sûr et ceux des passants du Passage. Elle sait qu'elle plaît et donc elle pense qu'elle vaut mieux. Joyeusement immorale, superficielle à souhait, mais très lucide, elle est bien sûr prête à tromper son mari ou à le remplacer juridiquement. Nous verrons les détails.

Dostoïevski dans son approche n'a rien de réac, de francophobe ou de misogynne. Le peu suspect Roland Barthes lui donne en effet raison dans ses *Mythologies*. Dans la société bourgeoise libérée à la française en effet, la femme est un parasite. Et en tant que parasite il est normal qu'elle cherche celui qu'on pourrait désigner par l'expression de « meilleur

fournisseur ». Voici ce que Barthes écrit dans son article – assez comique en fait – consacré au courrier du cœur de la presse féminine :

La morale du Courrier ne postule jamais pour la femme d'autres conditions que parasitaires : seul le mariage, en la nommant juridiquement, la fait exister. On retrouve ici la structure même du gynécée, défini comme une liberté close sous le regard extérieur de l'homme. Le Courrier du Cœur fonde plus solidement que jamais la femme comme espèce zoologique particulière, colonie de parasites disposant de mouvements intérieurs propres...

On se demande si notre philosophe gauchiste pourrait écrire cela de nos jours dans les colonnes des bons journaux ! Barthes ajoute que le parasitisme est « entretenu sous les coups de trompettes de l'indépendance féminine »...

Mais voyons comment Dostoïevski nous présente sa créature, ne cesse plutôt de nous la présenter.

Elena Ivanovna commence par se plaindre, comme tout bon touriste :

— C'est ça, un crocodile ! dit Elena Ivanovna d'un ton traînant et déçu. Je ne me l'étais pas figuré comme ça. Sans doute le croyait-elle en diamants.

Le diamant comme meilleur ami de la femme ? On pense déjà à Marilyn et à sa chanson à ravir les diamantaires de la place d'Anvers...

Elle s'avère vite manipulatrice, jouant à la coquette avec l'Allemand lui-même :

Elena lui adressa son plus gracieux sourire, dans l'espoir de réduire son impertinence, procédé assez habituel aux femmes.

Elle se comporte ensuite avec malice, en essayant d'établir des liens entre ses amis et les animaux de la galerie :

Elle poussait de petits cris joyeux et feignant de ne pas voir le manager, elle s'amusait à découvrir des ressemblances entre l'un ou l'autre de ces animaux et tel ou tel de ses amis et de ses connaissances.

En réalité elle est enfantine et l'absence de maturité sexuelle du couple qu'elle forme avec le bon Ivan précipite sans doute sur le plan symbolique l'engloutissement magique dont est victime ce dernier. Le crocodile a une fonction onirique et érotique évidente dans la bouche de la jeune femme :

- Qu'il est vilain, ce crocodile ! Il me fait peur ! murmura coquettement Elena Ivanovna. Je suis sûre que je vais en rêver.

Vient l'incident, l'élément décidément perturbateur de ce récit infini, et Elena adopte pour une fois une attitude morale, qui n'est d'ailleurs comprise par personne et génère un nouvel incident (l'Allemand frappe un humanitaire qui croyait que la jolie femme voulait « frapper » quelqu'un !).

Elena Ivanovna était absolument innocente de cette intention qu'on lui prêtait de faire subir au crocodile l'humiliante punition des verges. Elle demandait tout simplement qu'on lui ouvrît le ventre afin de délivrer Ivan Matveïtch.

Pour une fois qu'elle avait un comportement normal ! Faire libérer son mari ! Mais sa langue fourcha. L'élément perturbateur, l'absorption donc du mari par le vilain saurien, libère cette femme. Elle ne va en devenir que plus belle, plus Salomé et femme fatale que jamais, fin de siècle et décadence, tentatrice de tous les hommes à la ronde. Et elle le sait, lorsqu'elle dit, en parlant des cupides Allemands :

— *Oh ! mon Dieu, que ces gens sont rapaces ! fit Elena Ivanovna en se mirant dans toutes les glaces du Passage où elle reconnut, non sans une visible satisfaction, que cette secousse n'avait fait que l'embellir.*

Elle devient plus belle dans le passage car elle devient plus libre et que le passage est plein de vitres et de miroirs. On est dans *La Dame de Shanghai* et on comprend alors que crocodile dénonce implicitement le mariage bourgeois – à moins que ce ne soit n'importe quel mariage. On aurait du mal à citer un mariage heureux dans la littérature russe de l'époque ! Et l'on sait même que Tolstoï finira par lutter contre l'institution dans *La Sonate à Kreutzer* et dans certains textes théoriques...

Et elle eut un sourire enchanteur qui dénotait à quel point sa nouvelle situation lui paraissait intéressante.

Profitant de sa séparation de corps, Elena songe même au divorce, qui n'est toujours pas adopté en France (loi Naquet en 1882, et nous sommes en 65). Mais la Russie qui se croit retardataire est moins regardant que les pays catholiques sur le divorce et elle a d'ailleurs aboli la peine de mort (inoubliable sujet de discussion du prince Muishkin au début de *l'Idiot*) :

Écoutez... je voulais vous demander... Il me semble que je pourrais obtenir le divorce, maintenant ! N'est-ce pas ?

C'est ici que le narrateur, toujours aussi mystérieusement peu habile, commence à l'embêter avec les questions économiques auxquelles elle a visiblement décidé de ne rien comprendre.

— *Le point de vue économique ? Traîna-t-elle de sa voix sympathique, je n'ai rien compris à ce que disait tout à l'heure Ivan Matveïtch au sujet de ce vilain point de vue économique.*

Elena ne joue pas la carte de la femme d'affaires, de la commissaire européenne ou de « l'executive woman ». Pour parler comme Roland Barthes, elle reste dans le domaine du parasitisme et cherche donc surtout à faire valoir sa primeur charnelle comme valeur d'échange. Elle cherche donc les compliments sur son physique, et ce pendant que le mari (« je n'ai même pas sa photo ! ») croupit dans le ventre long du crocodile.

— *Vous n'êtes pas rouge, lui dis-je. Vous êtes exquise !*

— *Fi ! le polisson ! murmura-t-elle, ravie.*

Elena Ivanovna nous fait presque penser avec un siècle d'avance (tout le texte a un siècle d'avance, peut-être deux, d'ailleurs tout le siècle de Dostoïevski a un siècle ou deux d'avance) à Marilyn Monroe. Sotte et belle à souhait, un rien malicieuse, et toujours délicieusement calculatrice. Un bonbon pour l'homme massifié des temps modernes. Face à l'éternel ami qui

ne veut pas lui sauter dessus, et qui argumente inexplicablement en faveur du mari et d'un éternel mariage même séparé, elle cherche à argumenter en faveur de sa condition nouvelle.

- Il me semble qu'un mari doit habiter chez lui et non pas dans un crocodile... Vous voulez aussi que j'aille rejoindre Ivan Matveïtch dans ce crocodile ? Vous me ferez pleurer, vilain. Allez-y vous-même, dans ce crocodile, si cela vous paraît si agréable.

C'est que, comme le précise le narrateur, « les femmes sont donc plus pratiques que les hommes lorsqu'il s'agit des problèmes de l'existence » ! Cela ne l'a pas empêché, comme s'il cherchait à se nuire à lui-même, de demander à la Belle de rejoindre le mari dans le ventre du crocodile. Ignore-t-il que le mari a de plus grands projets pour sa femme ? Il rêve en effet d'en faire à distance une animatrice de la vie littéraire et politique... on se croirait dans *Bel-Ami* avec la première femme de Duroy. Voici comment Duroy retrouve sa femme, non sans une certaine jalousie d'ailleurs :

*À tout moment, il trouvait dans son salon, en rentrant chez lui, un sénateur, un député, un magistrat, un général, qui traitaient Madeleine en vieille amie, avec une familiarité sérieuse. Où avait-elle connu tous ces gens ? Dans le monde, disait-elle. Mais comment avait-elle su capter leur confiance et leur affection ? Il ne le comprenait pas.
« Ça ferait une rude diplomate », pensait-il.*

Mais Elena reste enfantine, c'est même là son charme principal dans le texte, et elle n'aura ni le temps ni l'honneur de croître et de devenir une importante légende urbaine. Voici comment el vieux Timothée Sémionitch en parle d'ailleurs :

— *Oui, et en termes très élogieux. « Quelle poitrine ! disait-il, et quel regard ! Et ces cheveux !... Une vraie friandise, cette dame ! »*

Elena a un fort sex-appeal dont elle ne profitera pas. Il est vrai qu'elle est là encore liée à l'enfance via la friandise. Elle accepte malgré tout se rendre chez cet invraisemblable Timothée qui demande l'élimination de la paysannerie russe au profit des investisseurs étrangers (cela sera fait par les bolchéviks) et voici sa présentation enfantine de l'épisode :

Nous avons passé toute la soirée à jouer aux cartes... Quand il perdait, il me donnait des bonbons et quand c'était moi, il me baisait les mains.

Avec le narrateur, le rapport enfantin est lié aussi au toucher, et il s'exprime par des pincements, sans doute parce que le narrateur exaspère notre belle, en lui demandant - inexplicablement - de prendre sa place auprès de son mari à l'intérieur du crocodile. Elena adore se chamailler avec le narrateur dont elle pressent peut-être l'incroyable stupidité ou plus radicalement le manque de sérieux. Elle le châtie affectueusement, d'autant qu'il s'agit de l'oncle de son mari. Mais ces pincements, ces bisous sur la main traduisent une nature puérile. Elena est une femme-enfant, ici encore on retrouve le personnage programmé de Marilyn Monroe.

Attendez que je vous pince pour votre départ. Je sais fort bien pincer, maintenant, qu'en dites-vous ?

D'où vient Elena ?

On peut dire que Dostoïevski avec sa clairvoyance et sa lucidité coutumières voit venir, dans le passage dans le Crocodile, un troupeau de femmes modernes, grosses consommatrices de bijoux, d'amants, de chocolats. Celles à qui Céline règle leur compte en une phrase dans son *Voyage à New York*, quand il revoit son infirmière américaine :

Je n'arrivais pas démêler tout à fait le vraisemblable, dans cette trame compliquée de dollars, de fiançailles, de divorces, d'achats de robes et de bijoux dont son existence me paraissait comblée.

Mais Dostoïevski a aussi une cible plus précise dans ce texte : la Française et en particulier la parisienne. Toute la littérature russe de l'époque a déjà insisté sur le mauvais exemple des Français. Pouchkine, Gogol, avant notre auteur, ont remis en cause le modèle mimétique des écrivains et des courtisans français. On arrive du reste à la fin de ce modèle, mais à la place on a la parisienne des naturalistes, celle de Zola et de Maupassant, sauf que Dostoïevski est en avance sur Zola et sur Maupassant !

Comme toujours s'exprimant par la bouche d'un de ses personnages, il a, dans *Le Double*, dénoncé le modèle français. La France comme modèle mimétique au sens de Girard n'est pas son fort :

« Permettez-moi de vous faire observer amicalement, tout d'abord, que les histoires de ce genre n'ont plus cours chez nous, ensuite, que vous et vos parents méritez quelques bonnes raclées pour les romans français que vous avez lus et qu'on vous a donnés à lire... Apprenez que les romans français ne vous enseignent rien de bon. On n'y trouve que poison... un poison délétère, mademoiselle.

Le même personnage ajoute que l'on arrive à la vie ordinaire, celle que tanceront Rimbaud ou bien René Guénon (pour une fois sur le même bateau !) et que cette vie ordinaire est liée à la bourgeoisie et surtout au progrès. C'est de la vie moderne où s'étiolent les bourgeois au grand cœur comme Emma ou la Jeanne de Maupassant. Elle y est déjà, chez Dostoïevski, expliquée dans le roman *Le Double*.

« Quant aux roucoulades et aux amours, n'y comptez pas. De nos jours le mari est le maître, mademoiselle. Une femme honnête et bien éduquée doit essayer, par tous les moyens, à lui rendre la vie agréable. En notre siècle de progrès, on ne tient pas aux manifestations de tendresse, mademoiselle. L'époque de J.-J. Rousseau est révolue. De nos jours, il en est autrement. Un mari rentre du travail. Supposons qu'il a faim ; il dira ; « Ma chérie, j'aimerais bien manger un petit morceau pour tromper la faim, par exemple, un peu de hareng fumé avec un verre de vodka. » Eh bien, mademoiselle, vous devez toujours tenir prêts, harengs et vodka. Et voilà le mari qui se met à manger avec appétit un petit morceau, sans même vous regarder, mademoiselle. Il se contente de vous dire : « Va donc à la cuisine, mon petit chat, et veille bien au dîner, mon chéri. » Il vous embrassera une fois par semaine, et encore sans trop de passion, ma chère ; voilà comment ça se passe aujourd'hui, mademoiselle.

Oui, je répète, un petit baiser sans trop de passion.

Le Crocodile parle aussi d'autre chose : la femme moderne est et sera une épouse déçue. Le monde moderne est décevant disait Bernanos...

Elena est certes sottise mais elle est mariée aussi à un terrible imbécile. Le crocodile dans lequel s'enferme le mari, et qui rappelle l'amusante caverne du livre comique *Mars et Vénus*,

marque la barrière glacée du couple bourgeois. Cette absence de communication entre épouse et mari dans le monde bourgeois rompt avec la joyeuseté de l'ère aristocratique ou paysanne. Elle reflète le monde moderne réifié et fonctionnel et ces lignes ont été inspirées par la vie américaine :

Le soir, l'Américain rentre chez lui, soucieux, inquiet, accablé de fatigue ; il apporte à sa femme le fruit de son travail, et rêve déjà aux spéculations du lendemain. Il demande le dîner, et ne profère plus une seule parole ; sa femme ne sait rien des affaires qui le préoccupent ; en présence de son mari, elle ne cesse pas d'être isolée.

Ces lignes qui font penser à un mauvais téléfilm sont bien plus anciennes que Crocodile. Elles sont de Gustave de Beaumont, le compagnon de Tocqueville en Amérique encore plus dur que son ami pour l'ami, et pour cela sans doute encore moins fréquenté. Concluons : et si le crocodile c'était le jeune cadre moderne et bien marié ?

— C'est ça, un crocodile ! dit Elena Ivanovna d'un ton traînant et déçu. Je ne me l'étais pas figuré comme ça.

Et comme on a évoqué Emma l'infinie et le pauvre homme moderne :

Ce qui l'exaspérait, c'est que Charles n'avait pas l'air de se douter de son supplice. La conviction où il était de la rendre heureuse lui semblait une insulte imbécile, et sa sécurité, là-dessus, de l'ingratitude.

Notes sur une inquiétante étrangeté allemande

C'est une invention des Allemands pour mieux se remplir la poche. (Petrovitch s'en prenait volontiers aux Allemands.)

Gogol

Il faudrait un livre pour traiter de la question allemande dans l'œuvre de Dostoïevski. On citera comme apéritif cette petite exclamation de *Crime et châtiment* :

Et avez-vous remarqué, Rodion Romanovitch, que tous ces étrangers qui habitent Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire surtout des Allemands, qui nous arrivent Dieu sait d'où, sont plus bêtes que nous !

Le propriétaire du crocodile aurait pu ne pas être allemand, mais il fallait qu'il le fût. Le thème sous-jacent de la menace allemande ou tout au moins de la question allemande, est souvent présent dans la grande littérature russe de l'époque, et il l'est donc aussi dans les romans de Dostoïevski, *Les frères Karamazov* par exemple. Au contraire des Français, toujours prompts à s'enflammer pour l'âme romantique germanique, (voir Flaubert encore et les idées reçues), les grands écrivains russes n'ont pas sous-estimé cette menace (pas plus que Heine ne l'avait fait dans de l'Allemagne), et il faut reconnaître que les deux épouvantables guerres déclarées par l'Allemagne aux peuples russes et slaves leur ont donné raison – même si personne ne pouvait vraiment se douter à quel point la cruauté teutonienne revenue du moyen âge ou d'âges encore plus héroïques allait se manifester. L'extension du domaine de la lutte est alors proclamée, et toute extension de territoire, avait dit Hitler, ne pourrait se faire qu'au détriment de la Russie ; et ce au moment même où, après le traité de Rapallo, l'aviation amie de la Luftwaffe s'entraînait librement en Russie à l'invitation des soviétiques... cette conquête de l'espace dit vital (alors que le peuple allemand était moins dense que par exemple le hollandais) allait se faire avec deux armes, la rapacité et l'organisation ; toutes deux qualités dont déborde le propriétaire teutonien du crocodile !

Mais en 1865 le problème est le suivant : beaucoup d'Allemands sont installés en Russie un peu comme des colons depuis plus ou moins longtemps et ils ne s'y acclimatent pas, conservant notamment leur langue. C'est sur ce problème de langue qu'Hitler bâtit ses théories : rassembler les peuples éparpillés de la langue allemande : il suffit qu'il y ait un Allemand quelque part... Le mot russe pour allemand est Niemietz, qui littéralement désigne celui qui ne sait pas la langue ? Les colons sont arrivés sous Pierre-le-Grand et bien sûr pendant le règne de la tsarine Catherine, qui ne savait comment peupler des terres éloignées et peu peuplées. La Russie de l'époque est moins peuplée que la France et elle en a dix fois le territoire. Cela attise les convoitises allemandes qui ratent le virage colonial (une des innombrables erreurs de Bismarck, homme si négatif et si surfait) et voient leur population doubler en un siècle (celle de l'empire russe quintuple !). Cette rivalité russo-allemande va

magnifiquement être décrite et prédite par Renan par une de ces intuitions dont il a eu le secret :

Vos journaux ne voient pas une montagne qui est devant leurs yeux, l'opposition toujours croissante de la conscience slave à la conscience germanique, opposition qui aboutira à une lutte effroyable.

Mais revenons à notre galerie marchande.

Comme toujours les Allemands arrivent leurs qualités qui ont tôt fait de les rendre insupportables : ils sont sérieux, travailleurs, gagne-petit, ils sont efficaces, bricoleurs, ils sont studieux. Ils ont aussi de l'initiative et ils ont donc tôt fait de se muer en élite locale. Le narrateur de Crocodile a tôt fait de se rendre compte de l'arrogance du petit montreur de crocodile allemand :

Le propriétaire du crocodile, un Allemand, était venu se poser devant nous et nous regardait avec fierté.

— *Il a raison, me dit à l'oreille Ivan Matveïtch. Il a raison d'être fier, car il sait être le seul à montrer un crocodile en Russie.*

Dostoïevski n'explique pas à quoi on reconnaît un Allemand : Sans doute au fait qu'il ait un crocodile ? Sa manière de s'habiller, de se comporter et bien sûr de parler – puisque les Allemands, au moins chez Dostoïevski ne peuvent pas ou ne veulent pas s'exprimer en allemand. Le sien d'allemand va ici s'exprimer en sabir, en volapuk, un mélange de russe et d'allemand, jargon rédigé en une cyrillique phonétique à écorner les bœufs ! Ici Dostoïevski redonne ses lettres de noblesse au comique d'expression germanique popularisé par exemple par Poe dans *l'Ange du bizarre* ou par Balzac avec son phonétique et ploutocratique baron de Nucingen. Malheureusement le comique allemand des mots ne ressort pas dans toutes les traductions !

Le clan allemand dans Crocodile va vite être perturbé par l'élément absorbant. Mais il va se manifester comiquement dans son angoisse : l'argent, la famille (une mère courage et son fiston), la référence bureaucratique, tout y passera.

— *Il est perdu. Il va éclater d'un instant à l'autre ! Il vient d'avalier un fonctionnaire tout entier ! clamait le propriétaire.*

— *Notre Karlo ! Notre cher Karlo ! Il va mourir ! hurlait la mère.*

— *Nous voici orphelins et sans pain ! — reprenait l'homme.*

Notons qu'ici les allemands s'estiment orphelins, comme si le crocodile avait pu être leur père. Il l'aurait pu métaphoriquement bien sûr, si le crocodile signifie le progrès, le point de vue économique et le monde du spectacle.

Un peu plus loin pourtant le bon sens reprend ses droits, le crocodile redevient enfant...

— *Oh ! Mon crocodile, mon Karl chéri ! Mère, mère ! mère !*

— *Il vient d'avalier un fonctionnaire tout entier !*

- *Si Karl éclate, vous me le paierez. C'était mon enfant, non seul enfant.*

Le crocodile comme mascotte teutonique... une famille éplorée qui ne pense pas aux humains engloutis mais aux problèmes digestifs de leur petit saurien. Le propriétaire – dont on ne saura pas le nom – commente avec orgueil dans un superbe crescendo comique la destinée de sa dynastie teutonique :

Mon père a montré ce crocodile ; mon grand-père a montré ce crocodile ; je montre ce crocodile et mon fils le montrera aussi. Tout le monde verra le crocodile ! Je suis connu par toute l'Europe qui vous ignore et vous allez me payer une indemnité.

Il semble qu'il y ait comme un Fatum qui se mette en place là. Et il faut se rappeler qu'en même temps l'épouse éplorée hurle « Frappe ! Frappe ! ». Le comique de la scène est si fort que le narrateur lui-même prend la peine de le souligner !

Tout cela avait quelque chose de si comique que je ne pus m'empêcher de pouffer de rire.

Comme on sait, Elena Ivanovna veut s'en prendre au crocodile en bégayant « Frappe ! » et elle se fait attraper par un humanitaire de passage qui lui reproche son parler trop antique. Le brave va se faire rosser par l'Allemand. Il s'est en effet retrouvé dans la pièce sans avoir acquitté le paiement des précieux vingt-cinq kopecks.

Le propriétaire de l'établissement reprit soudain ses sens et, constatant avec horreur la présence gratuite de cet individu dans la salle du crocodile, il fonça furieusement sur le progressiste inconnu et l'expulsa à coups de poings.

Le comique de geste et de situation accompagne ici la dénonciation de la brutalité physique des Allemands. Et la dénonciation continue par la suivante remarque du narrateur :

J'avoue que l'égoïsme de cet Allemand de passage et la sécheresse de cœur de sa mère m'indignaient beaucoup.

La folie allemande ne s'arrêtera pas là ; cinquante ans avant Murnau et son dernier homme, qui se moque du goût teuton pour les uniformes, Dostoïevski va attribuer à l'Allemand le besoin suivant : une nomination de colonel. Le bougre s'en explique :

— *Fou ! répliqua l'Allemand offensé, c'est-à-dire que je suis un homme fort sensé et que vous n'êtes que des sots. Si l'on ne mérite pas d'être nommé colonel alors qu'on peut exhiber un crocodile qui contient un conseiller de la cour tout vivant !...*

Gogol a déjà montré la route sur le thème du cursus honorum à l'allemande : *Je suis un Allemand de Souabe ! Je pourrais être moi-même officier : un an et demi aspirant, deux ans sous-officier, et demain je serai officier.*

On est en 1865, la Russie ne connaît aucun problème avec la Prusse, et Dostoïevski voit déjà ce qui échappe à beaucoup de Français pourtant en première ligne, mais germanophiles maniaques à la manière de Michelet. La Prusse, terre de libertés, de pro-philosophes et réceptacle des lumières et de la maçonnerie, de notre grand Voltaire (pourtant expulsé comme un voyou). L'écrivain russe voit luire lui de froids uniformes.

Et, comme s'il n'avait pas assez effrayé le lecteur russe, le propriétaire allemand du crocodile – à qui le bureaucrate russe donne finalement raison, principe économique aidant – se met à rêver en monnaie allemande. A vos marks...

Il m'a rapporté aujourd'hui cent trente thalers d'entrées. Il m'en vaudra dix mille et jusqu'à cent mille !

Ceci dit, L'Allemand n'incarne bien sûr pas le mal. Il est un outil dans la route du progrès et il fait montre des qualités qui sont la marque de sa dangerosité : il estime l'intelligence, l'amitié, il est attentif, il sait reconnaître quand il le faut... Ainsi, après avoir écouté la conversation d'Ivan et de notre irréprochable narrateur :

— *Votre ami est un homme des plus intelligents, me dit l'Allemand à demi-voix en me reconduisant, car il avait écouté notre conversation de bout en bout.*

Maurras aura le même réflexe vis-à-vis des juifs que Dostoïevski ici vis-à-vis des Allemands. *Mais rendons-leur cette justice : un vieux tact mercantile leur a donné le sentiment des valeurs personnelles. Nos Juifs se trompent rarement sur le prix d'une intelligence.* Genre de compliment sirupeux et méphitique qui fait grief à l'ennemi de sa force : son esprit justement, et son discernement. Et il est difficile à vaincre, l'ennemi, puisqu'il sait s'adjoindre l'intelligence des autres. Les Allemands excelleront à dépecer la Russie durant leur occupation de 1918 ou de 1941.

Mais ce n'est pas la seule qualité de l'Allemand ! Il y a aussi cet esprit de camaraderie (que l'on retrouvera sur les champs de bataille !) que le possesseur du crocodile apprécie chez le narrateur.

Cela ne vous coûtera que vingt-cinq kopeks, parce que vous vous montrez un bon ami de votre ami, et j'estime cela.

Mais cela lui coûtera vingt-cinq kopecks quand même !

L'acidité très toxique de Crocodile ne se retrouve bien sûr pas dans tous les textes de Dostoïevski. On a vu qu'elle oppose en fait le sérieux et l'organisation – la dureté germanique – à la distraction russe, la légendaire flemme de ce peuple – mais on sait en France que le problème est le même, et on sait partout en Europe, notamment au vu de résultats commerciaux (et seul compte le point de vue économique !), que le problème est le même : les Allemands sont plus disciplinés, plus travailleurs, ils aiment se serrer la ceinture, etc. Dans *Le joueur*, qui se passe à Baden-Baden, paradis wurtembergeois des jeux, on trouve la phrase suivante, prononcée par un personnage qui résume sans aucun doute le point de vue de Dostoïevski sur la question :

— Mais, de grâce, lui répondis-je, la négligence des Russes n'est-elle pas plus noble que la *sueur honnête* des Allemands ?

On sait combien de sang sera versé par Guillaume puis par Hitler au nom de cette sueur honnête. Et, comme s'il prévoyait les violences futures commises par les armées allemandes et les junkers furieux et visionnaires, alors que Bismarck n'a jamais cherché noise à la Russie, Dostoïevski écrit dans *Les frères Karamazov* :

Néanmoins, l'Allemand a dit vrai ! Bravo l'Allemand ! Cependant, il faut serrer la vis aux Allemands. Bien qu'ils soient forts dans les sciences, il faut leur serrer la vis...

Dostoïevski n'a bien sûr pas été le seul dans sa description féroce de la germanique attitude. C'est Gogol qui a le premier avec une perfection et une précision dont il a le secret le plus serré de près l'exception allemande. On est dans *La Perspective Nevski* et le génie ukrainien croque à sa manière inimitable un artisan allemand « très bien organisé » mais qui se fera momentanément chiper sa femme !

Schiller était un parfait Allemand, dans le sens le plus complet de ce terme. Dès l'âge de vingt ans, dès ce temps heureux où le Russe mène une existence instable et facile, Schiller avait fixé les moindres détails de sa vie, et jamais il n'admit, sous aucun prétexte, la moindre dérogation à l'ordre qu'il avait établi. Il avait résolu de se lever à sept heures, de dîner à deux heures, d'être exact en son travail et de s'enivrer tous les dimanches.

Le maniaque en question, qui porte pourtant un nom glorieux, a aussi ses préoccupations en matière financière, un peu comme le propriétaire de notre crocodile :

Il s'était également promis d'amasser en dix ans cinquante mille roubles, et cette décision était tout aussi irrévocable qu'un arrêt du destin, car il arriverait plutôt à un fonctionnaire d'oublier de saluer son chef qu'à un Allemand de ne pas exécuter sa parole.

Le rapport à l'autorité et à la hiérarchie est clairement établi, pas seulement celui à l'argent. Les questions sexuelles – ou sentimentales - sont à l'avenant :

L'ordre qui réglait son existence était si sévère qu'il avait décidé de ne pas embrasser sa femme plus de deux fois par jour, et afin de ne pas être tenté de l'embrasser plus souvent, il ne mettait jamais qu'une petite cuillerée de poivre dans sa soupe.

Nous finirons par le prestigieux romancier russe, dont à l'époque Flaubert encore se régale (c'est le tome I de *Guerre et Paix* !). Nul ne s'est mieux que Tolstoï moqué des généraux allemands au cours des fameuses campagnes napoléoniennes. Nous nous contenterons de cette citation qui concerne un nommé Pfuhl qui excite la veine comique de Tolstoï :

Pfuhl devait nécessairement être une de ces natures entières, qui poussent jusqu'au martyr l'assurance que leur donne la foi dans l'infailibilité d'un principe. Ces natures-là on ne les rencontre que chez les Allemands, seuls capables d'une confiance aussi absolue dans une idée abstraite, telle que la science, c'est-à-dire la connaissance présumée d'une vérité certaine.

Pour Tolstoï comme pour Dostoïevski, Kubrick ou Steven Spielberg (ce sont les juifs et les russes qui ont fait les frais de la germanique attitude), l'Allemand est dangereux mais il est aussi drôle, et comme malgré lui. C'est le syndrome de la grande vadrouille : les officiers Niemietz sont gros, gueulars, ridicules et dangereux !

On laisse l'artiste conclure sur une touche de rire :

Une locomotive est en mouvement. On se demande ce qui produit ce mouvement. Un paysan dit : C'est le diable qui la pousse. Un autre dit que la locomotive avance parce que ses roues tournent. Un troisième affirme que la cause du mouvement est dans la fumée qu'emporte le vent.

On ne peut pas prouver au premier paysan qu'il se trompe. Il faudrait trouver le moyen de le convaincre que le diable n'existe pas, ou bien qu'un autre paysan lui explique que ce n'est pas le diable, mais un Allemand qui fait marcher la locomotive.

Nous préférons revenir à Renan qui souligne aux Allemands la menace qui leur prend au nez, alors qu'ils viennent d'écraser et d'humilier la France :

Le Slave, dans cinquante ans, saura que c'est vous qui avez fait nom synonyme d'esclave : il verra cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre, et le nombre du Slave est le double du vôtre, et le Slave, comme le dragon de l'Apocalypse dont la queue balaye la troisième partie des étoiles, traînera un jour après lui le troupeau de l'Asie centrale, l'ancienne clientèle des Gengis Khan et Tamerlan.

Le dragon slave contre le crocodile allemand, tout un programme !
Heureusement que depuis l'Histoire s'est terminée. C'est un autre russe, un russe blanc nommé Kojève qui nous l'enseigne en finissant petit fonctionnaire à la CEE. Question...
Et si Ivan avait préfiguré Kojève ?

Pour ce temps-ci, il est vrai, qui préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être...

Le bureaucrate russe dans tous ses états

*Mais, ce qu'il faut considérer d'abord,
c'est que le crocodile est une propriété et
que, par conséquent, le principe
économique est en jeu.*

Le vrai sujet du crocodile est la bureaucratie.

La bataille des bureaucrates fait rage pendant tout le récit du Crocodile. On y voit les aspirations et les ambitions prétentieuses d'Ivan ; la volonté bovaryenne de sa jolie femme de briller en société, mais en marge du mari ; on y voit la sottise confite et satisfaite, les projets ubuesques et criminels, mais aussi les frousses de Timothée le conseiller ; on y voit la jalousie et la haine rentrée du narrateur ; on y voit enfin à la fin du récit l'épluchage des journaux conçu comme activité collective principale dans le bureau d'Ivan.

Cible facile, le bureaucrate incarne tout ce que peut détester un écrivain ou un « poète » à la Gautier ou à la Gogol, esprit poétiques dotés d'une bonne dose d'esprit critique et satirique. Le bureaucrate incarne l'obéissance à la hiérarchie, la soumission la plus totale ; le modèle économique bourgeois, mais désargenté, donc encore plus méprisable ; la volonté de régularité et de souci du détail, y compris et surtout dans les voyages qui deviennent des voyages d'études ; enfin, une volonté d'organiser, d'arraisonner, dirait Heidegger, le monde qui les entoure. On retrouvera tous ces défauts qui sont autant de qualités dans le voyage d'Ivan au centre du crocodile. La montée du bureaucrate est un fait des administrations modernes observée aussi bien à l'époque de Dostoïevski par Tocqueville ou par Karl Marx. Chez Marx cela donne ces lignes célèbres qui concernent la France de Napoléon III, contemporaine du drame (le Crocodile) et elle aussi farcie de bureaucratisme :

Ce pouvoir exécutif, avec son immense organisation bureaucratique et militaire, avec son mécanisme étatique complexe et artificiel, son armée de fonctionnaires d'un demi-million d'hommes et son autre armée d'un demi-million de soldats, effroyable corps parasite, qui recouvre comme d'une membrane le corps de la société française et en bouche tous les pores, se constitua à l'époque de la monarchie absolue, au déclin de la féodalité, qu'il aida à renverser.

Le bureaucrate russe est un signe du despotisme russe : le tzar Nicolas assume devant Custine ce despotisme, estimant qu'il n'y a pas d'autre moyen de régler les affaires russes ; et que donc une armée de fonctionnaires lui est nécessaire, armée qui va fournir à l'esprit russe si satirique toutes sortes de modèles à moquer. L'époque moderne, napoléonienne presque, crée quant à elle ses nouveaux archétypes sociaux en marge de notre bureaucrate omniprésent dans le Crocodile : le bourgeois et la bourgeoise ; l'officier épris de belles et de duels (et vite ennuyé de tout) ; la lectrice gourmande de Byron et de journaux de mode (avant Bovary elle est présente dans *Eugène Onéguine*) ; le nobliau déprimé, façon Pierre dans *La Guerre et la Paix*, ou le légendaire et tordant *Oblomov* qui se fait tancer par son domestique... on n'en finirait pas.

Le développement administratif de Saint-Pétersbourg fait que cette bonne ville artificielle construite sur des marais à prix de sang humain (comme Versailles d'ailleurs) pullule de fonctionnaires. Le plus grand satiriste de la littérature russe, et de la littérature tout court, les décrit ainsi que début de *La Perspective Nevski*.

À trois heures, la Perspective Nevski se trouve soudain envahie par une multitude de fonctionnaires en habit vert. Les conseillers titulaires, auliques et autres, très affamés, se précipitent de toute la vitesse de leurs jambes vers leur logis. Les jeunes enregistreurs de collège, les secrétaires provinciaux et de collège se hâtent de mettre à profit les quelques instants dont ils disposent et arpentent la Perspective Nevski d'une démarche Nonchalante... Mais les vieux conseillers titulaires et auliques marchent rapidement, la tête basse : ils ont autre chose à faire que de dévisager les passants ; ils ne se sont pas encore débarrassés de leurs préoccupations : c'est le gâchis complet dans leur cerveau ; on dirait des archives remplies de dossiers en désordre. Et longtemps encore ils ne voient partout que des cartons remplis de paperasses, ou bien le visage rond du directeur de la chancellerie.

Cette humanité bureaucratique dont le cerveau fonctionne, comme celui de Bonaparte, avec des tiroirs, est déjà homogénéisée et tout entière préoccupée par la matrice de sa vie publique, de son apparence cosmétique, de son destin sociologique. Elle ne verra pas à côté. Elle peut bien sûr être bouleversante comme le pauvre Akaki qui se fait voler son manteau (par des esprits plus que par des voleurs). Mais elle demeure irréelle : le type humain qui apparaît avec la modernité semble encore irréel à nos écrivains russes. Akaki est ainsi un être venu d'un autre monde, autant celui de l'imagination que des piles de dossiers derrière lesquels s'enfouit par exemple l'avoué Derville de Balzac, définitivement plus réel.

Personne ne se rappelait à quelle époque Akaki Akakiévitch était entré au ministère et qui l'y avait recommandé. Les directeurs, les chefs de division, les chefs de service et autres avaient, beau changer, on le voyait toujours à la même place, dans la même attitude, occupé à la même besogne d'expéditionnaire, si bien que par la suite on prétendit qu'il était venu au monde en uniforme et le crâne dénudé.

Etre au physique aliénigène, Akaki est un proche d'Ivan. La grosse différence vient de ce qu' Akaki appartient malgré tout au règne de Nicolas, Ivan à celui d' Alexandre. Entre-temps il y a eu des réformes ! Akaki appartient à un monde d'ancien régime, il est encore un moujik de bureaux. Et il est pauvre :

Akaki Akakiévitch s'inquiétait déjà du prix que demanderait Pétrovitch et prenait la ferme résolution de ne pas lui donner plus de deux roubles.

Akaki mourra ruiné par son manteau. Il en devra cent-cinquante, de roubles, pour remplacer son manteau, qui fera office d'abri, de logement, de crocodile en fait. Il est ruiné par son immobilier en quelque sorte.

Ivan est lui un petit-bourgeois moderne, à la française. Le ton est aussi plus à la comédie, on se croirait dans Feydeau (cherche-t-il les Hébrides dans le crocodile ?), car le progrès arrive : le bourgeois de Gogol, lorsqu'il est marié, est grondé par sa femme ; celui de Dostoïevski est trompé par sa femme. Enfin, le bourgeois de Gogol est condamné par sa médiocrité alors que le bourgeois de Dostoïevski est sauvé par son imbécillité : son monde est plus rassurant.

Mais Ivan ne joue guère au rebelle. Il a compris la menace que pourrait faire peser sa hiérarchie, et il cherche à avoir l'accord de tout le monde même du fameux Timothée Semionitch à qui il fait rendre bibliquement les sept roubles qu'il lui doit .

Akaki lui a commis la bourde qui lui coûtera la vie, qui en fera un fantôme :

« Ah çà, monsieur, s'exclama-t-il de son ton le plus cassant, où croyez-vous donc être ? Ignorez-vous à ce point les usages ? Vous auriez dû tout d'abord présenter votre requête à l'employé de service ; celui-ci l'eût transmise en bonne et due forme au chef de bureau, le chef de bureau au chef de division, le chef de division à mon secrétaire, lequel me l'aurait enfin soumise. »

Il est ainsi tancé par son erreur incompréhensible, qui annonce – ou qui inspire carrément - les crimes incompréhensibles commis par les personnages procéduriers de Kafka.

– Comment ! Comment ! s'écria le personnage important. Qu'osez-vous insinuer par là ? D'où viennent ces idées subversives ? Où donc les jeunes gens d'aujourd'hui prennent-ils cet esprit d'insubordination, ce manque de respect envers leurs chefs et les autorités établies ? »

Les idées subversives, Ivan n'en a pas. Il ne remet pas en cause la hiérarchie, il n'a aucun idéal socialiste, il est plutôt le bourgeois américanisé et moderne dont parle Renan au début des ses *Souvenirs*, et dont le modèle mimétique va emporter le monde à sa suite. Cette société moderne est un mixte de libéralisme et de bureaucratisme, et voici comment Renan la décrit, d'une manière plus dure qu'on ne l'a cru (surtout quand on ne l'a pas lu) :

Le monde marche vers une sorte d'américanisme, qui blesse nos idées raffinées... Une société où la distinction personnelle a peu de prix, où le talent et l'esprit n'ont aucune valeur officielle, où la haute fonction n'ennoblit pas, où la politique devient l'emploi des déclassés et des gens de troisième ordre, où les récompenses de la vie vont de préférence à l'intrigue, à la vulgarité, au charlatanisme qui cultive l'art de la réclame, à la rouerie qui serre habilement les contours du Code pénal, une telle société, dis-je, ne saurait nous plaire.

Ivan a d'abord peur d'effrayer sa hiérarchie ; cela donne la situation et les remarques comiques suivantes :

Une seule chose m'inquiète : comment mes chefs vont-ils envisager cet incident ? Car, enfin, j'ai obtenu mon passeport pour l'étranger et me voici dans le ventre d'un crocodile, ce qui n'est pas malin...

Puis il décide d'envoyer le narrateur déjà soumis et réduit au rôle de garçon de course en consultation chez un vieux larron nommé Timothée Semionitch. Cette consultation s'avèrera désastreuse (Timothée est à la fois un minable et un infâme) et elle est introduite par une histoire presque comique de gros sous, ou plutôt de petits sous liée à une peur sexuelle (Ivan redoute sans le dire que sa femme pourrait trop plaire à son brillant conseiller) :

Il savait que sa femme n'était que trop portée à aller pleurer devant un homme cultivé, car les larmes lui seyaient si bien !

Remets-lui sept roubles que je perdis contre lui la dernière fois que nous jouâmes ensemble.

Une fois qu'il a bien fixé dans son esprit le cadre bureaucratique, Ivan se met à rêver d'une prestigieuse carrière, comme tout bon bureaucrate – ce doit être pour cela que les bureaucrates inspirent autant les satiristes : ils sont des poètes qui s'ignorent.

Si dès le début, le crocodile s'impose comme alternative au voyage d'études, à la mission à l'étranger, il peut aussi servir de chance, de tremplin à la carrière jusque la compromise (toutes les carrières sont compromises) d'Ivan :

Il y a longtemps que j'attendais l'occasion de faire parler de moi, mais, le moyen, avec ma modeste situation et mon grade insignifiant ? Voici que cette simple bouchée d'un crocodile a tout remis au point.

La bouchée de crocodile, comme il dit, peut être la chance de sa carrière ; nous verrons qu'à la fin il n'en sera rien, parce que la presse ne s'est pas intéressée à son cas et qu'elle n'a pas compris la situation.

L'ambition peut donner matière à tragédie et fournir la matière de *Macbeth* par exemple ; mais dans le cas du Crocodile, elle fournit un but comique (un messianisme d'opérette) et un prétexte à la veine comique et satirique d'un écrivain russe. Ce phénomène est russe et il est parfaitement entré dans les mœurs. Même le tzar Nicolas avait assisté à la première du *Réviseur* de Gogol ; dont il avait simplement regretté qu'il donnât une image trop négative de son administration.

L'autre ressort du comique de nos bureaucrates est leur bonne volonté moderniste. Cette bonne volonté moderniste est économique et libérale et d'influence anglo-saxonne. On doit se réclamer du journal le Times, cité dans le récit, et sans doute des Cobden, Malthus (qualifié de cannibale dans *Les Possédés*), John Stuart Mill et autres Ricardo. L'économie prend le pas sur toutes les autres activités humaines, elle prend même le pas sur l'essence humaine, ce que dénonce aussi Gautier dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*.

La conversion des fonctionnaires et bureaucrates russes aux lois d'airain du libéralisme et plusieurs fois exprimée dans le texte ; le « point de vue économique » est cité six fois, le « principe économique » deux fois. On est presque face à un comique de répétition :

Mais, ce qu'il faut considérer d'abord, c'est que le crocodile est une propriété et que, par conséquent, le principe économique est en jeu. Le principe économique prime tout !

Ce principe économique donne la monstruosité suivante. Timothée couvre l'horreur économique dans toute sa splendeur en rêvant d'une destruction de la paysannerie russe. Il cite un conférencier qui puise sa science dans le Times de Londres :

Quand toute notre terre sera entre les mains de sociétés étrangères, il sera facile de fixer le prix de ferme qu'on voudra. Ainsi le paysan devra travailler pour gagner son pain et l'on pourra le chasser de tel ou tel territoire en cas de besoin. Comme il sentira ce danger, il se montrera respectueux et obéissant et produira trois fois plus de travail qu'il n'en produit à l'heure actuelle où il fait partie de la communauté et peut se moquer de tout. Il sait qu'il ne mourra pas de faim et alors, il fait le paresseux et s'enivre. Avec la nouvelle méthode, l'argent nous viendra ; la bourgeoisie apportera ses capitaux.

Cette abomination sera appliquée par Staline et Kaganovitch en Ukraine et ailleurs, avec l'efficacité que l'on sait : le génocide d'Holodomor d'essence si bureaucratique. Tout ceci se faisait bien sûr au nom du point de vue économique et de la rationalité moderne, au nom aussi – comme l'a dit Debord – de l'accumulation primitive. Il semble que Dostoïevski l'ait

pressenti dans ces lignes étranges, qui évoquent les passages les plus tendus, les plus effrayés des *Possédés*. Debord dira un siècle plus tard dans ses commentaires :

Ceux qui avaient, il y a déjà bien longtemps, commencé à critiquer l'économie politique en la définissant comme « le reniement achevé de l'homme », ne s'étaient pas trompés. On la reconnaîtra à ce trait.

Et l'on comprend pourquoi le narrateur se sent finalement un peu mal à son aise auprès de ce cher Timothée présenté comme un bon conseiller par le très imbécile Ivan :

Je me réjouissais qu'on eût déjà fêté son cinquantième anniversaire et que les Timotheï Semionitch ne fussent pas trop nombreux parmi nous.

Mais Timothée n'est pas qu'un monstre malgré lui, un rhinocéros avant l'heure : il est aussi un personnage comique (ce que ne sont certes pas les créations de Ionesco...). Il rappelle d'abord au narrateur la bonne hiérarchie bureaucratique :

— *Avant tout, fit-il tout d'abord, remarquez que je ne suis pas votre chef, mais un subordonné comme vous-même et Ivan Matveïtch...*

Il évoque ensuite ses timides débuts ; il semble qu'il ait été bureaucratique toute sa vie un peu comme Akaki de Gogol :

C'est comme fils de soldat que j'entrai au service il y a de cela cinquante ans.

Et une autre source de comique va surgir : en même temps qu'il désire moderniser la Russie en exterminant la paysannerie, Timothée va faire montre des traditionnelles caractéristiques de la bureaucratie : la prudence, le refus de l'initiative et la frousse. Dès le début, il n'est guère optimiste pour la suite de l'aventure :

Puisque vous me demandez un conseil, étouffez cette affaire et n'agissez que de façon strictement privée. Le cas est très particulier et de nature assez douteuse.

Ensuite Timothée Sémionitch va prendre un tour plus moliéresque, rappelant la fameuse scène où Géronte se demande dix fois ce que son fils était allé faire dans cette galère. Le comique de répétition ici est lié aussi au fait que le vieux bureaucrate (pourtant égrillard, quand il s'agit de l'épouse Elena) associe la mésaventure d'Ivan à sa volonté de partir en voyage. Volonté de partir en voyage qu'il associe encore à la présumée philosophie progressiste d'Ivan. Ici encore la logique rime avec le comique.
Écoutons Timothée :

- *D'accord, mais est-ce que toute la carrière d'Ivan Matveïtch ne tendait pas vers un tel résultat ? Il était d'une hardiesse qui frisait l'insolence. Il n'avait que le progrès à la bouche, ainsi qu'un tas d'idées... Voilà où ça nous mène, le progrès !*

Le crocodile deviendrait alors la métaphore de « voilà ou ça nous mène le progrès », ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait faux. Ivan s'est retrouvé dans le crocodile à cause de sa femme, à cause de sa solitude, à cause de sa curiosité, à cause de la galerie et de son spectacle à visiter. La vérité sort de la bouche des imbéciles.

Puis Timothée incrimine l'instruction et ses progrès. Là, Dostoïevski se moque un peu de son vieux bureaucrate comme Flaubert de ces bourgeois qui par exemple avaient peur de l'instruction des filles.

- *Tout cela n'est que la conséquence d'une instruction exagérée. Les gens qui en savent trop se fourrent partout, même où on ne les demande pas... Voyons, quel besoin avait-il d'aller à l'étranger ?*

Et Timothée retrouve heureusement sa bonne humeur lorsque le narrateur évoque Elena et sa charmante poitrine est surtout le point de vue économique (on en reste au sexe&money des best-sellers américains !). En bon libéral, il est convaincu qu'il faut vendre la patrie aux capitaux étrangers : c'est au moins comme cela que Dostoïevski les voit, et les privatisations de notre époque ne l'auraient pas démenti. Il voit tout de suite que l'Allemand – le mot propriétaire est répété une vingtaine de fois dans le récit – peut tirer profit de l'introduction d'Ivan dans le crocodile, comme on introduit une valeur sur le marché boursier. Et cette bonne nouvelle le rend euphorique, car pour lui doubler le patrimoine d'un étranger c'est faire œuvre de patriotisme...

Voyons, est-ce que ça a le sens commun ? À mon avis, en vrai fils de la Patrie, Ivan Matveïtch doit se réjouir, s'enorgueillir d'avoir pu doubler la valeur d'un crocodile étranger, rien que par son intervention. Que dis-je, doublé ? Triplé !

A la fin de l'entretien, Timothée, personnage décidément le plus comique du récit, multiplie les perles bureaucratiques. Il y est fait mention de la mission, mission qui bien sûr le fait rêver à la manière de Jules Verne ou presque.

Envoyé en mission dans les profondeurs du crocodile, dans ses profondeurs... pour y recueillir des renseignements, pour y étudier les faits sur place. Évidemment, ce serait une innovation, mais aussi un progrès, une preuve que l'État se préoccupe de l'avancement de la science...

Dostoïevski se moque – jusqu'à quel point ? - mais il est évident que l'on pourrait aussi ne pas se moquer : et voir d'un œil admiratif ce bel effort européen de science, de technique et de pédagogie qui ébranle alors le monde routinier des chasseurs, cueilleurs et paysans de tous les pays. Mais le propre de cette grande œuvre est de mêler suivant les scènes le comique, le fantastique, le réalisme.

Mais inutile de perdre notre temps à célébrer le bon sens technique et scientifique du siècle positiviste. Timothée ne peut se retenir de lâcher une dernière perle qui retrace sa condition primordiale de bureaucrate : un bureaucrate qui a la trouille – c'est d'ailleurs en tant que trouillards qu'ils participent avec tant d'allégresse à la réalisation des génocides.

Et là, Timothée se met d'un coup à avoir peur d'un monde où les gens sans morale seraient tentés par le refuge bureaucratique du crocodile.

Tout le monde ira se cacher dans des crocodiles pour y gagner de l'argent à ne rien faire.

Et si le Crocodile n'était que cela, une méditation parabolique sur la planque bureaucratique – qui crée déjà des hommes asexués ? A une époque où l'on prétend avoir calculé qu'un bureaucrate travaille – et à Londres s'il vous plaît ! – tout au plus une heure effective par semaine, cette hypothèse a de quoi laisser rêveur. Comme elle laissa rêveur les journalistes soviétiques qui firent de ce Crocodile le modèle socialiste de la critique humoristique de l'économie socialiste.

- *Voyons, quel besoin avait-il d'aller à l'étranger ?... voilà où ça nous mène, le progrès !*

Le crocodile comme livre vert des horreurs économiques

Si dans *King Kong*, il y a deux personnages importants, la blonde et le singe, dans le Crocodile, il y a la femme et le grand saurien. Mais il y a encore le mari qui est caché dans le crocodile – tout comme dans *King Kong* il y a le producteur (ou le foreur pétrolier) qui provoque systématiquement la juteuse rencontre des deux stars. Ce phénomène est nommé Ivan Matveïtch et il incarne jusqu'à l'extrême ridicule le dernier homme dont Nietzsche parlera vingt ans plus tard. Car ce qui stupéfie dans le Crocodile n'est pas tant la situation (le loup a déjà avalé des cochons ou des enfants) mais la réaction du « dernier homme » en question : il s'y trouve très bien, il veut faire des affaires en effet dans le ventre du crocodile et il veut se lancer dans la philosophie humanitaire et mondialiste avec à la clé une destinée de gourou globalisé. Ivan révolutionne le comportement de la victime d'un monstre. Comme l'otage de Stockholm il est consentant et il a d'autres vues sur la situation et sur l'objet, ayant bien préparé son coup ! Oscar Wilde se moquera plus tard des réactions d'une famille américaine face à un pauvre fantôme mué en attraction touristique et en mascotte familiale. Nous y sommes déjà avec le crocodile : l'homme nouveau est arrivé et rien ne l'épate. Qu'on en juge :

Je suis vivant et bien portant, mais nous parlerons de cela plus tard. Avant tout, comment vont nos affaires ?

Comment on voit, Ivan l'avalé ne s'inquiète guère pour son sort. A l'intérieur du crocodile, il ne s'inquiète ni pour sa santé ni pour sa survie. Ce qui l'inquiète, ce sont les affaires. Et les affaires se passent à l'extérieur, même s'il faut demeurer à l'intérieur – du crocodile – pour espérer intéresser les journaux et l'opinion publique, et par la suite devenir un philosophe reconnu ayant (si l'on peut dire) pignon sur rue. L'horreur économique est ici : personne ne voit l'épouvante de la situation, pas même l'avalé, parce que tout le monde a le nez dans le « point de vue économique ».

Ce point de vue est cosmique et religieux, et il n'a pas cessé de nous quitter depuis. D'ailleurs un grand esprit de la génération suivante déclarera ainsi :

Enfin ceux qui cherchent à pénétrer cet arcane sont conviés à une sorte de désintéressement mystique, et l'époque est sans doute peu éloignée où les hommes fuiront toutes les vanités du monde et tous ses plaisirs et se cacheront dans les solitudes pour se consacrer entièrement, exclusivement, aux AFFAIRES.

Il s'agit de Léon Bloy qui semble résumer presque le sujet de notre Crocodile et son Ivan : fuir les vanités du monde, s'enfermer dans des solitudes zoologiques pour se consacrer aux affaires, n'est-ce pas l'un des innombrables lectures possibles du petit opus splendide de Dostoïevski ?

Nous sommes en 1865. Le monde s'ouvre, les colonies se conquièrent, les expositions universelles exposent, les ouvriers travaillent, les bourgeois consomment et investissent – ou bien épargnent pour devenir plus riches, les capitaux s'exportent et conquièrent les nouveaux

mondes comme de beaux Attila. C'est l'époque de la grande transformation décrite par Polanyi. De tout cela Dostoïevski va bien se moquer, ayant considéré sans doute que la satire est une bonne arme, surtout pour celui qui l'utilise : il ne désespère pas de son sujet puisqu'il en rit. Tout cela débouche bien sûr sur une réalité, faite de laideur, de misère, d'épouvante ; et sur une pensée monstrueuse, ce reniement achevé de l'homme, également monstrueux. Le monde va devenir une galerie marchande. C'est l'ère des réseaux et du chemin de fer à qui Dostoïevski règle leur compte dans le pas si métaphysique – et très mal lu – *Idiot*. C'est l'ère aussi de l'imbécillité universelle et du prêt-à-penser qui épouvantent Flaubert.

Dans le Crocodile, tout tourne autour de l'argent. La scène se passe dans un passage commercial, et l'on est alors en plein boom industriel et commercial, avec la volonté mimétique de ressembler le plus possible au prestigieux modèle commun, l'Angleterre sans doute, dont la presse éclairée explique (comme toujours de nos jours) au Monde comment il doit réagir et penser. Le Crocodile annonce aussi le tournant spectaculaire de l'économie marchande : on n'a plus rien à vendre de solide, alors on vend un spectacle. C'est presque du *King-Kong* ! Et ce spectacle encourt le risque de se liquéfier. On y revient plus loin !

On met aussi en avant la propriété privée, celle de l'Allemand dont le crocodile est soudain gâté et promu par l'accident économique : il faut respecter coûte que coûte cette propriété privée, même au prix d'une vie humaine. Il faut la respecter d'autant plus que cette propriété appartient à un Allemand, c'est-à-dire à un étranger, et que l'on est à l'ère du libéralisme intégral, c'est-à-dire à l'âge où les capitaux étrangers ont toujours raison. Continent retardé et complexé, la Russie (en réalité n'importe quel pays, à part peut-être les Big Brothers anglo-saxons) n'a de cesse de se dénoncer et de dénoncer son inaptitude à recevoir la bénédiction continentale du capital universel – lequel risque de ne pas se déverser. Dostoïevski va se tordre de rire en décrivant ces contorsions, mais il va rire jaune. Le début du texte marque en tout cas la rencontre d'un petit-bourgeois avec la toute-puissance spectaculaire du capital : grâce aux vingt-cinq kopecks, on va pouvoir participer du délire consumériste universel. On va pouvoir rêver, car le passage, c'est Disneyland !

Il ne fut pas plus tôt entré dans le Passage qu'il se mit à s'extasier sur la magnificence de l'établissement et, parvenu à l'endroit où s'exhibait le monstre amené dans la capitale, il manifesta l'intention de payer les vingt-cinq kopecks prix de mon entrée, chose qui ne lui était encore jamais arrivée.

Le mot bourgeois n'est jamais écrit – ni prononcé – dans le texte, mais il résume pourtant bien l'univers social ici décrit : celui où l'on ne donne pas un kopeck de quelque chose, pour quelque chose. Un sou reste un sou, sauf dans les grandes occasions, parce que cela est soudainement très important.

Qu'est-ce qui est important ? Dans le monde ennuyé et un rien fauché de la petite-bourgeoisie, on ne se paie pas assez d'attractions, on ne sort pas assez. C'est l'un des mots-clés de *L'éducation sentimentale* de Flaubert : les sorties. On sort pour voir ses amis, parce qu'on s'ennuie, pour voir sa maîtresse, parce qu'on ne sait plus quoi faire, cent ans ou plus avant Pierrot le fou et sa copine ! On sort aussi pour s'extasier, le monde moderne étant par sa technique un grand fournisseur en magies d'opérette recyclées et reconditionnées. On sort enfin parce qu'il y a une nouveauté et que comme Baudelaire (voir ailleurs) on cherche du nouveau.

L'avalement du petit bureaucrate inconnu va précipiter la montée de la monstruosité économique. Celle-ci va avoir deux moments : celui de l'Allemand et celui de la pensée

unique qui va ensuite se développer sur les échafaudages de l'esprit humain et de sa cupidité matérielle et dialectique.

L'Allemand du Crocodile est bien sûr un personnage comique. Mais il est surtout un petit entrepreneur en spectacles très près de ses sous, évoquant ces nombreux patrons de cirque qui ont végété durant des décennies dans le cinéma. Il commence par rêver en petit, en espérant augmenter ses tarifs et économiser la nourriture de son animal : *Je ferai payer vingt kopeks d'entrée et Karl n'aura plus besoin de nourriture*. Bizarrement, on croyait que le billet d'entrée était de vingt-cinq kopecks au début. Pourquoi alors baisser le tarif ? Distraction du narrateur ou bien du germanique propriétaire ?

Après on ne rêve plus en kopecks mais en roubles et même en milliers de roubles. L'opérateur économique se met à la grandiloquence chiffrée : on est en pleine extase numérique. Voyons le texte :

— Je ne vendrai pas mon crocodile ; je ne le vendrais pas pour trois mille roubles. Il m'en faudrait au bas mot quatre mille. Le public va affluer, maintenant. Il faudra me le payer cinq mille roubles.

Dans la même phrase ou dans le même paragraphe, l'Allemand (dont on ne saura jamais le nom) passe de trois à cinq mille roubles. On se souvient que Raskolnikoff a tué lui pour quelques roubles, après avoir gagé sa montre chez l'usurière pour un rouble et demi. Comme le producteur de *King-Kong* il voit le lien entre les flux (dans les passages...) de gens et l'argent. On ne saura jamais ce qu'il fera de cet argent. La monstruosité économique vient du lien établi entre le fantastique (un crocodile avale un homme) et la réalité cupide (cela peut rapporter gros). C'est le nœud de l'intrigue en quelque sorte : personne ne songe ou presque à sauver Ivan Matveïtch, même lui-même. Tout le monde pense au contraire à l'événement extraordinaire qui peut entraîner de recettes.

C'est que l'humanité a basculé et qu'elle est entrée dans le paradigme nouveau, le paradigme économique. On ne cesse de nous dire dans tout le texte :

Il faut avant tout considérer les choses du point de vue économique.

Il est important de préciser que Dostoïevski ne précise rien à ce propos : le point de vue économique ne signifie rien en soi. Nous vivons depuis un siècle et demi pourtant dans un monde où n'importe plus que le point de vue économique, souvent maquillé par de l'humanitaire. A l'époque impérialiste comme à la nôtre, on rhabille ainsi le plus grossier intérêt. C'est ce qu'expliqueront plus tard Lénine et l'excellent écrivain anglais Hobson. Le point de vue économique stipule ici bas que l'on ne peut ouvrir le ventre du crocodile car le crocodile est un animal extraordinaire, une propriété privée ainsi qu'un spectacle à venir. Il est donc intouchable, et tant pis pour le pauvre homme qui s'est fait avaler (et qui n'avait qu'à pas y aller !). Mais ce n'est pas tout.

Ce n'est pas tout parce la merveilleuse fragilité du système capitaliste planétarisé est mise à l'épreuve par les crises, les crises que décrivent Balzac ou bien Zola – ou bien sûr Karl Marx. On est en 1865, il y a donc une crise, même si l'on ne sait pas laquelle (il y en a tellement !)

A notre époque de crise commerciale, il est assez difficile d'ouvrir le ventre d'un crocodile sans payer d'indemnité.

Le mythe économique est étroitement lié au mythe bureaucratique parce que dans les deux cas tout y est très compliqué, et qu'on ne peut toucher au château de cartes sans risquer de le voir

s'effondrer. Cela rend le crocodile objet d'adoration volage, absolument intouchable. Il incarne la propriété privée puis l'entreprise étrangère (allemande) puis le profit : il est donc intouchable. Dostoïevski en rit : pouvait-il faire autre chose ?

Ce n'est pas que le système précédent – féodal pour parler comme Karl Marx – ait été supérieur. On lit ces hauts faits d'un général dans les infinis *Frères Karamazov* :

Il avait une centaine de piqueurs, tous montés, tous en uniformes, et plusieurs centaines de chiens courants. Or, voici qu'un jour, un petit serf de huit ans, qui s'amusa à lancer des pierres, blessa à la patte un de ses chiens favoris. Voyant son chien boiter, le général en demanda la cause...

Le châtiment ne tarde pas et il est à la hauteur du crime :

Le général ordonne de déshabiller complètement le bambin, ce qui fut fait ; il tremblait, fou de peur, n'osant dire un mot. « Faites le courir, ordonne le général. – Cours, cours, lui crient les piqueurs. » Le garçon se met à courir. « Taïaut ! » hurle le général, qui lance sur lui toute sa meute. Les chiens mirent l'enfant en pièces sous les yeux de sa mère.

Le général sera mis sous tutelle ! Un peu comme ces banquiers ou ministres mis à la retraite après avoir collectionné les désastres économiques.

Les horreurs économiques sont fondées un mélange de ridicule amusant et de règle bureaucratique. C'est le vieux Timothée, homme croit-on de bon conseil, qui va asséner au narrateur cette perle :

Pour ce qui est de l'Allemand, il me paraît qu'il est dans son droit et même plus que la partie adverse : on est entré sans permission dans son crocodile. Or, ce crocodile constitue une propriété et, par conséquent, on ne peut lui ouvrir le ventre sans indemniser le propriétaire.

Et ayant donné raison à l'étranger et au propriétaire, Timothée a établi la règle numéro un du libéralisme économique universel - et de l'horreur économique, et ce alors qu'il est apparu comme un mélange comique de marginal dépassé et de bureaucrate passéiste. Le local – l'autochtone – a toujours tort, l'international toujours raison.

Et je me mis à discourir sur les résultats bienfaisants de l'accumulation des capitaux étrangers dans notre patrie et cela d'autant mieux que j'avais lu le matin même des articles sur ce sujet dans Les Nouvelles de Petersburg et dans Le Cheveu.

On remarque que la presse joue bien son rôle lorsqu'il s'agit de formater une opinion publique à l'international. On peut même dire qu'elle ne sait faire que cela. La Russie dépourvue de banquiers du bon tzar Alexandre (on sait que cette absence de banques motivera les interventions bancaires américaines dans la gestation prochain de la révolution russe) découvre ainsi qu'elle a besoin de capitaux, qu'elle a besoin de bourgeoisie (la presse tout entière parle comme Karl Marx, comme c'est drôle !) et qu'il faut donc agir pour créer les conditions d'un développement d'une bourgeoisie et d'une industrie nationale qui sera surtout... internationale !

On revient à l'enjeu numéro un : comprendre que tout est économique, que hors de l'économique il n'est point de salut.

Mais, ce qu'il faut considérer d'abord, c'est que le crocodile est une propriété et que, par conséquent, le principe économique est en jeu.

Cela établi, on peut jouer à Karl Marx. Ce n'est pas lui qui parle mais un certain (gros) brasseur d'affaires, nommé Ignati Prokovitch, toujours cité par l'inénarrable Timothée.

Notre industrie n'existe pour ainsi dire pas. Il faut donc la créer et dans ce but, créer une bourgeoisie. Et, comme nous n'avons pas de capitaux, il est nécessaire de les faire venir de l'étranger.

Le premier moment est celui du ridicule économique (ils virent qu'ils étaient nus...). Le deuxième est celui de l'horreur : on veut donc s'en prendre aux paysans, ce que fera plus tard la bureaucratie moderniste en exterminant la moitié des paysans ukrainiens hors de l'Holodomor. Timothée explique toujours au narrateur qui doit rendre compte à Ivan l'avalé lui-même fasciné par le « point de vue économique ».

Cette propriété en commun, c'est le poison, la perte de la Russie !

On espère même faire venir les étrangers pour accélérer les processus révolutionnaires du capital. Comme on sait, les révolutionnaires bolcheviks ou français firent de même avec leurs agents devenus de l'extérieur, dont Taine disait qu'ils étaient plus efficaces, notamment lors des purges ou des processus d'extermination, parce que justement, plus internationaux, ils faisaient moins de sentiments.

« Quand toute notre terre sera entre les mains de sociétés étrangères, il sera facile de fixer le prix de fermage qu'on voudra. Ainsi le paysan devra travailler pour gagner son pain et l'on pourra le chasser de tel ou tel territoire en cas de besoin.

On a bien lu : Ignati veut faire venir des capitaux étrangers pour chasser les cent cinquante millions de paysans russes de leur terre ancestrale (comme on dit). On comprend pourquoi dans *Les Possédés* Dostoïevski affirme que le libéral est toujours le laquais de l'étranger. Il est même son exécuteur. L'énergumène cite bien sur son journal anglais pour hommes d'affaires : *D'ailleurs, le Times, le grand journal littéraire et politique de Londres...*

Le tropisme anglais est en marche. L'Angleterre, puissance mimétique de ce siècle, a dit Girard. Ivan n'a d'ailleurs pas peur pour sa vie, mais pour ses vêtements, qui ne sont pas anglais :

Mais le drap de mes vêtements est, par malheur, de fabrication russe et je crains qu'il ne puisse résister à un séjour de mille ans dans l'intérieur de cette bête.

Quel vêtement du reste résisterait mille ans ? Mais les libéraux ont la vie dure. Et pour eux comme pour Ivan rien n'est plus important que de détruire l'industrie locale – au lieu de la développer :

Il faudrait changer le tarif des douanes et protéger l'importation des draps anglais qui plus sont plus solides que les nôtres...

Les droits de douane – on appréciera le comique des mots – ont ici pour mission de protéger l'importation des produits étrangers et non pas la protection des produits locaux.

Marx est connu pour avoir dit que les choses se répétaient sous une forme ridicule et caricaturale. C'était à propos de Napoléon III qui est d'ailleurs au pouvoir en France en 1865. C'est sous Napoléon III que seront poursuivis ou condamnés Baudelaire et Flaubert. Mais chez Dostoïevski on a plutôt l'impression, s'agissant de l'histoire du progrès, d'un processus inverse. On commence par le ridicule et le caricatural, et l'on poursuit par la tragique. L'impérialisme, le fascisme ou le communisme, les privatisations ou les destructions de frontières viennent après les divagations grotesques des intellectuels à la Malthus par exemple.

En 1848, Marx écrit déjà ces lignes célèbres :

Partout où elle a conquis le pouvoir, la bourgeoisie a détruit les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens variés qui unissent l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du «paiement ait comptant». Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste.

Timothée, ou plus exactement Thimothéï Semionitch, rajoute ainsi à propos de l'accumulation primitive (un des thèmes les plus importants du texte) à qui Marx consacre aussi un chapitre (le huitième) du livre I de son *Capital*.

Ce monstre de crocodile ayant réussi, il en viendra un autre avec un autre crocodile, puis un troisième surviendra qui amènera deux ou trois bêtes. Autour d'eux, les capitaux se grouperont et voilà le commencement d'une bourgeoisie. On ne saurait assez encourager ce mouvement.

Toujours drôle, Timothée ajoute aussi que nous sommes en carnaval. C'est l'homo festivus de Philippe Muray avant l'heure, qui est aussi pronostiqué par Flaubert dans son dernier opus inachevé. Il a inventé la civilisation des loisirs, principale recycleuse de la Fin des Temps :

De plus, nous sommes en carnaval ; tout le monde veut s'amuser et c'est même la raison pour laquelle Ivan Matveïtch doit conserver l'incognito et ne pas se presser.

Ici aussi, l'argumentation n'est pas très claire : pourquoi ne pas se presser ? A cause du carnaval ? Mais qu'importe ?

Si le Crocodile fonctionne comme une grosse métaphore de l'économie, ce reniement achevé de l'homme qui engloutit tout à la Fin des Temps (la planète pèse 70 000 milliards, ajoute les médias, à moins que ce ne soit 700 000), il fonctionne surtout comme une métaphore de l'engloutissement. L'homme s'engloutit à la suite du stupide Ivan Matveïtch dans un monstre qui semble invulnérable – puisque, on l'a vu, à part d'être un monstre il est une hyper-respectable propriété privée et une non moins respectable espèce protégée....

Mais la fin du texte génial et protéiforme de Dostoïevski bouleverse l'ordre nouveau des choses à la tête duquel se trouvait le crocodile. Et le crocodile devient en fin la Gestell de Heidegger, le stock de choses, de produits, de matériaux dont on peut faire quelque chose, avec de l'industrie et du commerce. Le sac croco Hermès, la godasse croco Hermès (nous connaissons des baskets semi-croco de Hermès pour 4300 euros, les petits steaks en croco ne sont plus loin, et Dostoïevski le savait dès le début :

De leurs peaux, on confectionnerait des étuis, des malles, des porte-cigarettes et des portefeuilles et c'est plus d'un million, en ces billets de banque crasseux si affectionnés des marchands, qui pourrait tenir dans la peau d'un crocodile.

Car ce qui importe bien sûr, ce sont les billets crasseux !

Nous développerons plus tard la liquidation – ou l'absorption, la résorption du crocodile, qui découvre trop tard qu'il peut lui aussi être consommé. Lui, l'engloutisseur, lui, la propriété privée, peut à son tour être englouti par un plus dangereux que lui : le gastronome qui représente le touriste suprême, le guide en culotte courte, le montreur de monde. Une fois de plus notre auteur paraphrase dans l'euphorie et la bonne humeur les imbéciles :

Nous nous réjouissons de voir cette nouvelle branche de l'industrie alimentaire venir enrichir notre puissante et si diverse patrie.

Alimentaire, mon cher Watson ! Nous venons de voir dans une bibliothèque une couverture de magazine : une journaliste modèle y évalue en euros (46 000) le cours des pièces détachées de son corps. Le tout sur le ton de la bonne humeur.

Le bêtisier des temps modernes

Tantôt, pendant que vous étiez partis, je me suis mis à chercher des systèmes et j'en ai tout de suite trouvé trois. J'en prépare un quatrième.

Pourquoi le Crocodile nous parle-t-il autant ? Dans son grand œuvre le dix-neuvième siècle à travers les siècles, Philippe Muray a fait l'état des lieux du dix-neuvième siècle, de son ésotérisme, de son messianisme, de son scientisme, de son optimisme, de son antisémitisme, de son socialisme, de tous ses mots en isthme qui allaient nous préparer un cauchemardesque vingtième siècle. Une grande partie de ces paroles magiques tapissent le ventre intérieur de Crocodile.

Le Crocodile, publié en 1865, est contemporain de l'avènement de l'homme nouveau, de l'homme moderne, fasciné par la technique et l'économie et farci d'autosatisfaction et d'optimisme béat (comme on dit). Deux grands contemporains justement, nés la même année, règlent leur compte à cette bêtise de l'homme moderne, à cet homo oeconomicus qui n'en pas fini de faire parler de lui – surtout quand il veut, comme Ivan, faire parler de lui. Flaubert écrira une dizaine d'années plus tard *Bouvard et Pécuchet* où il règle son compte à son tour (sur un ton moins comique, peut-être plus triste, puisqu'il pressent que cette bêtise humaine venue avec la médecine, le chemin de fer et la société anonyme sera irréparable) à ce mal si moderne. Dans les notes qu'il a laissées de son chef d'œuvre incomplet, on relève le florilège des perles suivantes :

Disparition du mal par la disparition du besoin. La philosophie sera une religion. Communion de tous les peuples. Fêtes publiques. On ira dans les astres, – et quand la terre sera usée, l'Humanité déménagera vers les étoiles.

Le supposé crétinisme ambiant pousse certains esprits à une polémique plus féroce encore, surtout en France : cela donne *Les Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam, qui se moquent de l'industrialisation de la médiocrité, cent ans avant l'intrusion des médias de pointe et de la télévision dans le quotidien des gens. Villiers se moque par exemple de l'affichage céleste ou de la machine à applaudir. Ce grand écrivain auteur de *l'Eve future* est d'ailleurs autant un écrivain de science-fiction – ou tout au moins d'anticipation – qu'un satiriste social. Plus violente encore, mais tout aussi drôle, la charge de Léon Bloy contre le bourgeois progressiste dans l'exégèse des lieux communs. Prenons les sciences et les recherches de microbes :

Quelle révolution ! A partir de lui, tout change. La recherche de la petite bête remplace l'ancien esprit des Croisades. On ne connaît plus que la science. On ne veut plus rien savoir, sinon la science, et chaque matassin revendique son animalcule.

Mais qui ne préférerait bon vaccin à une croisade ?

Puis Bloy devient lyrique dans sa diatribe contre la science et le bourgeois :

La science pour aller vite, la science pour jouir, la science pour tuer ! La science avilie jusqu'à paître les propriétaires, jusqu'à nettoyer le chenil des brutes féroces dont le Pauvre est épouvanté !

Enfin il n'oublie pas le progrès non plus. On sait que Bloy comme Dostoïevski a de grandes ressources d'auteur comique ; mais lui mixe le comique et le polémique quand Dostoïevski, héritier de Gogol, mêle le fantastique au comique (voir plus loin).

Le Bourgeois est trop éclairé pour méconnaître les progrès de la science dont il est le Mécène le plus désigné.

Le premier grand écrivain à avoir sans doute lancé une diatribe contre « la science et le progrès » et son corrélatif bourgeois est Gautier dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*. Gautier y dénonce d'ailleurs la censure bourgeoise d'origine chrétienne qui menace selon lui la liberté littéraire (*Mais c'est la mode maintenant d'être vertueux et chrétien...*). Gautier est le premier qui n'en puisse plus de l'économie :

Des gens qui ont la prétention d'être des économistes, et qui veulent rebâtir la société de fond en comble, avancent sérieusement de semblables billevesées.

Le problème russe est lui similaire sauf que le problème de l'optimisme outrancier des bourgeois progressistes est pour Dostoïevski – comme pour d'autres avant lui un produit made in France, un produit fabriqué à l'étranger, en Angleterre ou en Allemagne. Pouchkine avait déjà énoncé, lui aussi avec humour, l'attitude mimétique du noble russe face à la culture française. C'était dans *Eugène Onéguine* qui peut se lire comme une immense satire du conditionnement social et moral par l'occident – thème dont on n'est certainement pas sorti aujourd'hui, et qui frappe aussi Gautier lors de son voyage en Espagne (la mode parisienne s'est installée partout, plus vite que le progrès du chemin de fer !). L'âme russe se voit dépossédée par son appartenance au cosmopolitisme français établi depuis Pierre le Grand à la cour. Et elle ne voit plus rien derrière ce masque. L'aristocratie occidentalisation sera une cible de tous les écrivains, de Pouchkine à Tolstoï, Gogol se vantant même de ne pas écrire en français dans un livre ! Elie Faure, lui-même un progressiste de noble extraction, le remarqua dans sa *Découverte de l'archipel* dans son chapitre sur l'âme russe : *A partir de Pouchkine, qui découvre que la haute société russe vit dans le monde factice de son européanisation... Lermontoff se désespère de ne pas apercevoir son âme derrière l'idéalisme européen qui la masque.*

Mais voyons le texte du Crocodile. C'est un florilège amusé de la bêtise bourgeoise moderniste :

Tout le monde sait que nous sommes progressistes et humanitaires et que sur ce terrain, nous prétendons nous élever à l'Europe.

Le narrateur rappelle que justement pour être moderne et humanitaire, il faut refuser l'usage du mot « battre », surtout lorsqu'il s'agit d'un pauvre crocodile ! Cela nous fait penser à ce fait divers espagnol, datant de 2012, qui a vu une mère de famille espagnole condamnée à deux mois de prison pour avoir giflé son enfant... On sait que la pauvre Elena, comme prise d'hystérie, hurle cette palabre au moment où elle voudrait faire libérer son mari de la gueule du monstre. Mais cela n'est pas suffisant pour contenter l'agenda humanitaire :

L'expression d'un désir aussi réactionnaire n'était pas seulement invraisemblable, mais encore inadmissible et, d'un moment à l'autre, pouvait attirer sur nos personnes les sifflantes lanières du fouet critique de M. Stepanov.

Un progressiste survient, calme bloc ici bas chu d'un désastre obscur, ectoplasme des associations humanitaires ou de nos ONG contemporaines, et vient pour sanctionner verbalement la pauvre Elena qu'on accuse bien sûr d'être mal élevée et aussi... mal nourrie !

Une aspiration aussi rétrograde ne fait point d'honneur à votre intelligence et ne peut être que la conséquence d'une certaine disette de phosphore en votre cerveau.

Lorsque le narrateur va voir le vieux bureaucrate Timothée Sémionitch, il évoque l'utilisation de l'accident, sa rentabilisation plutôt, à des fins (ou des faims...) scientifiques !

Les sciences naturelles, la botanique, sont fort à la mode actuellement... Il serait en résidence dans le crocodile et nous enverrait des communications... sur la digestion des sauriens, par exemple, sur les mœurs internes de ces animaux, quoi !

L'entrevue avec Timothée est amusante et intéressante (elle dure plusieurs pages sur un récit qui n'en compte pas soixante !) car elle nous montre un bureaucrate écartelé entre sa frousse du libéralisme et sa fascination pour la liberté économique à venir, celle qui désire paisiblement dépeupler la Russie de son encombrante paysannerie ; le narrateur évoque la pourtant moderne désir de voir du pays...

- *Il voulait jouir du printemps à Naples, visiter les musées, voir les mœurs, les animaux...*
- *La patrie de Guillaume Tell ? hem...*

Guillaume Tell évoque bien sûr le résistant national à l'Empire et la Suisse républicaine et cela ne manque pas d'inquiéter notre soucieux et sourcilleux bureaucrate.

La question animale est aussi amusante, en un siècle si bien recensé par Muray, où l'on commence à se passionner pour l'occultisme, la réincarnation, où l'on prône le végétarisme et où l'on verra une certaine Helena Blavatsky étonner tout son monde par ses théories sur la théosophie, la grande loge blanche, et ses séquelles d'adorateurs et de supporters. Avec le bureaucrate qui a peur du voyage, nous en sommes encore au stade zoologique :

- *Les animaux ? Quels animaux ? Est-ce qu'il n'y en a pas assez chez nous ? Nous avons des musées, des ménageries, des chameaux.*

Vers la fin du texte, la question animale revêt un aspect plus contemporain. C'est le besoin de pénal qui va s'exprimer, pour parler comme Muray :

Depuis longtemps déjà, en Europe, on traîne devant les tribunaux ceux qui traitent sans humanité les animaux domestiques.

La fin du Crocodile est somme on le sait totalement délirante. Elle échappe à toute logique. Un certain Prokhor Savitch s'amuse à la pensée de cette volonté pré-moderne de respecter à n'importe quel prix les droits juridiques des animaux :

— *Qu'importe que la pitié aille à un mammifère ou à l'autre ? N'est-ce pas à l'européenne ? On y plaint aussi les crocodiles, en Europe ! Hi ! hi ! hi !*

L'Europe rend-elle fou ou idiot ? Car la presse locale finit même par reprocher au peuple russe son traitement de la... neige (*Que ne mettent-ils la neige en petits tas, comme il se fait en Europe ?*).

En tout cas, on sent que pour Dostoïevski, modèle indépassable et absolu de l'imbécile moderniste, l'Europe exige de la Russie un aggiornamento absolu de son âme et de sa juridiction. Et la Russie n'est – en 1865 comme aujourd'hui – pour les libéraux (ou les laquais, comme dit ailleurs Dostoïevski) jamais à la hauteur de son destin d'imitateur éperdu de la modernité occidentale : dans une belle phrase ironique, notre auteur se moque de cette incomplétude russe en établissant un lien avec la réglementation immobilière. On est à l'époque du baron Haussmann ! Lequel achève de transformer le vieux Paris qui n'est plus !

Chez nous, en dépit de l'éclairage à l'européenne, des trottoirs à l'européenne, des maisons construites à l'européenne, il se passera encore un long temps avant que nous fassions justice de ces agissements criminels.

On veut paraître européen et on ne l'est pas on reste un barbare asiatique comme diront les nazis pour justifier leur invasion. Le texte établit ensuite que le russe est en quelque sorte une espèce irrécupérable pour le critère de la modernité bourgeoise !

Nous ne savons comment expliquer des faits aussi barbares, qui montrent à quel point nous sommes loin de la maturité et nous ravalent aux yeux des étrangers. Cette tendance à la frénésie qui est le fond du caractère russe a trouvé là sa digne application.

Dostoïevski charge du mieux qu'il peut le sottisier de l'époque bourgeoise et positiviste, qui a depuis établi son règne partout sur la terre, non sans se servir d'un certain messianisme. Dans *Les Possédés*, il envoie son équipe d'illuminés et de révolutionnaires en Amérique où ils effectuent un stage en quelque sorte. Cela donne la perle suivante :

Il a légué toute son immense fortune aux fabriques et aux sciences positives, son squelette à l'académie de la ville où il résidait, et sa peau pour faire un tambour, à condition que nuit et jour on exécuterait sur ce tambour l'hymne national de l'Amérique. Hélas ! Nous sommes des pygmées comparativement aux citoyens des États-Unis...

Nous avons évoqué avec Philippe Muray, comme en passant, la présence de l'antisémitisme au dix-neuvième siècle. Ce siècle des isthmes a expliqué Sartre dans son très bel essai sur Mallarmé est le siècle où l'on voit des complots partout, parce que précisément explique Sartre il y a complot permanent de la bourgeoisie, s'est-à-dire de l'argent en mouvement.

Mais cet argent en mouvement progresse avec une idée bien précise : un messianisme utilitaire et planétaire, qui est celui de Walt Whitman par exemple.

Passage to India!

*I see in one the Suez canal initiated, open'd,
I see the procession of steamships, the Empress Eugenie's leading the van,
I mark from on deck the strange landscape, the pure sky, the level sand
in the distance,
I pass swiftly the picturesque groups, the workmen gathered,
The gigantic dredging machines.*

Comme on parle de messianisme, Whitman cite aussi dans ce même poème le messianisme juif pour expliquer les temps. Et en 1869, année fatidique qui voit l'achèvement de Suez et l'unification ferroviaire du monde, un gentilhomme décalé, Gougenot des Mousseaux publie un livre sur le messianisme des temps présents. Son livre va bien plus loin que l'antisémitisme : en catholique fervent Gougenot pressent une époque messianique, et avec l'avènement de l'unité des peuples, une possibilité à plus ou moins long terme du retour du messie. Il multiplie ce faisant les remarques intéressantes concernant notre sujet :

Mais regardons l'horizon, et considérons trois signes éclatants qui nous frappent. Trois mots, trois choses ont le privilège d'occuper tous les esprits et d'absorber l'attention du temps présent : NATIONALITÉS, CONGRÈS, SUEZ.

Et Gougenot conclue dans un bel élan sur la dimension eschatologique des temps présents – 1869 par conséquent :

Ainsi se nomme, dans le langage du jour, le système d'où sortirait l'abolition de toutes frontières, de toutes patries, ou, si l'on veut, le remplacement de la patrie particulière de chaque peuple par une grande et universelle patrie qui serait celle de tous les hommes.

Et là, on croirait lire le rêve de Dostoïevski ou plutôt de son Ivan enfermé dans le ventre planétaire de son immense crocodile :

Tout le monde sait que nous sommes progressistes et humanitaires et que sur ce terrain, nous prétendons nous élever à l'Europe.

Il va de soi que cette unification messianique, économique et idéologique de la planète est pour Dostoïevski un cauchemar, comme elle l'est pour beaucoup d'autres écrivains russes et français (que nous avons cités, de Gautier à Léon Bloy) de l'époque. Le registre polémique, fantastique, le comique sont tour à tour utilisés pour défaire la tour de Babel toujours renaissante... Mais les chiens aboient, la caravane passe !

Ainsi disait le prophète :

*Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever.
Lève autour de toi tes yeux, et regarde : ils se rassemblent tous, ils viennent vers toi ; tes fils viennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Alors tu verras, et tu seras rayonnante, et ton cœur frissonnera et s'élargira ; car l'abondance de la mer se tournera vers toi, les richesses des nations viendront vers toi. (Is., 60, 3-4)*

La critique du messianisme dans le Crocodile

*« Nous avons inventé le bonheur, »
– disent les derniers hommes, et ils
clignent de l'œil.*

Zarathoustra

*La folie du moment est d'arriver à l'unité des peuples et
de ne faire qu'un seul homme de l'espèce entière*

Chateaubriand

Lieu de retraite et de méditation, bureau et voyage d'études tout à la fois, le crocodile de Dostoïevski (le saurien, pas le récit) devient le terrain approprié pour refaire le monde à froid. Ivan se voit même comme conspirateur, comme homme de l'ombre du crocodile, comme tireur de ficelles :

Quoique caché, je vais être fort en vue ; je vais jouer un rôle de tout premier plan. Je vais servir à l'instruction de cette foule oisive.

Nous avons vu en effet que l'intérieur du crocodile constitue le parfait bureau, l'intérieur idéal pour exercer bourgeoisement ses talents de tailleur d'idéal et de redresseur social. Le personnage peu impressionnable, positif et petit-bourgeois d'Ivan, plus froid des monstres froids (au moins pour sa femme) s'en rend aussi compte :

J'aime les gens pratiques et ne puis supporter les faibles. Cependant, je reconnais volontiers que ton idée de mission n'est pas aussi absurde qu'elle le paraît.

Tout le dix-neuvième siècle a fourmillé de messianisme politique et social, de socialisme magique ou pragmatique, d'optimisme niveleur et rassembleur. Cela a bien évidemment transcendé les clivages politiques et sociaux : on peut comme Verne vanter la pénétration de l'Afrique dans *Cinq semaines en ballon* ou *Un Capitaine de quinze ans* ; comme Kipling célébrer le fardeau de l'homme blanc aux quatre coins du monde ; on peut aussi vouloir l'extinction du paupérisme (aujourd'hui on assisterait plutôt à l'extension du poppérisme), à la manière du futur Napoléon III ou bien vouloir en finir avec le capitalisme et instaurer un socialisme bienfaisant sur toute la terre, sur une terre qui se miniaturise alors et justifie a priori les plus réductrices divagations.

Pensons à Walt Whitman qui va écrire deux textes importants, un *Salut au monde* et un *Passage en Inde*. En 1869, les USA réuniront leur territoire par la voie ferrée. La même année les Français achèvent de percer et inaugurent le canal de Suez, cité une bonne demi-douzaine de fois dans le légendaire recueil *Feuilles d'herbe*. Mais Whitman n'oublie pas la Russie, en tout cas il l'oublie moins qu'Ivan et sa clique de bureaucrates complexés par l'étranger.

*I belong in Moscow, Cracow, Warsaw, or northward in Christiania or
Stockholm, or in Siberian Irkutsk, or in some street in Iceland,
I descend upon all those cities, and rise from them again.*

O sun and moon and all you stars! Sirius and Jupiter!

Le récit de Dostoïevski se situant dans un passage, nous pouvons citer ce... passage de Whitman sur la notion de passage. En réalité il n'y a plus déjà ni d'orient ni d'occident. C'est le monde de tous les gars qui se donnent la main, et qui ne satisfait pas notre grincheux auteur.

*Passage to you!
Passage, immediate passage! the blood burns in my veins!
Away O soul! hoist instantly the anchor!*

Ce milieu du dix-neuvième siècle est fascinant aussi d'ésotérisme mondain et amateur de sociétés secrètes susceptibles d'être rattachées au vaste mouvement d'unification, d'homogénéisation et de coagulation de la planète. Mais personne ne va mieux que Marx exprimer cette fédération du monde.

La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique. Le marché mondial a accéléré prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, des voies de communication.

Le manifeste du parti communiste est le texte le plus connu, publié en 1848, concernant le messianisme politique et social. Il est accompagné de dizaines de textes moins connus, souvent oubliés, parfois aussi passionnants, et qui ont jalonné l'époque de Crocodile. Les marxistes aussi se voient comme des bourgeois éclairés éclairant le monde :

De même que, jadis, une partie de la noblesse passe à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique.

Ce besoin nouveau de contrôle des populations, d'unification des peuples et des nations, de modélisation des comportements et des destins, a quelque chose d'à la fois sympathique et effrayant, presque inconvenant. On verra plus bas par exemple les vers qu'inspirent à Walt Whitman, le grand poète optimiste américain, le creusement du canal de Suez qui ouvre une « nouvelle voie de passage » par exemple.

Mais voyons les rêves d'Ivan dans l'intérieur de son crocodile, arrangé par un grand décorateur et commenté ailleurs (chapitre 9) dans notre essai par Walter Benjamin et Roland Barthes :

Il est à supposer que les hommes les plus savants, les femmes du monde, les ambassadeurs, les avocats, etc., vont venir. Et ce n'est pas tout. Voici que les habitants des diverses provinces de notre vaste et si intéressant empire commencent un exode vers la capitale.

Ivan se voit comme un snob rassembleur d'huiles importantes. Mais tout de suite l'humour et le comique involontaire de ce chenapan apparaissent dans ce texte pervers : il voit l'exode des populations du vaste empire russe venir le voir dans la capitale ! Ici Dostoïevski fait allusion peut-être à l'abolition du servage (en 1861, et pas suivie de bons effets) et au massif départ des campagnes ancestrales. Dans le monde entier (voir Whitman par exemple), on assiste aussi à l'émigration massive des européens vers l'Amérique du nord et du sud ou, d'une façon plus réduite, vers l'Océanie ou bien l'Afrique.

Ivan tend à refléter le messianisme de l'époque. Il en devient vraiment grotesque et Dostoïevski se régale :

Je vais être une sorte de chaire d'où les grandes paroles descendront sur l'humanité.

Un contemporain français écrit de même en 1869, cette date fatidique, à propos de cette confédération des peuples qui se rapproche :

Ainsi se nomme, dans le langage du jour, le système d'où sortirait l'abolition de toutes frontières, de toutes patries, ou, si l'on veut, le remplacement de la patrie particulière de chaque peuple par une grande et universelle patrie qui serait celle de tous les hommes.

De la même manière que les races supérieures ont une mission à exercer vis-à-vis des races inférieures, Jules Ferry dit, de la même manière Ivan pense avoir sa mission dont il est important de rappeler qu'il ne nous dira rien. Il y a juste une mission. Et cette mission est bien sûr reliée aux attentes de célébrité et de prestige moral et actuel qui en découle : c'est l'âge d'or des académies ou des sociétés royales qui consacrent les savants et aventuriers de tout pays. On se souvient bien sûr du début du monde oublié de Conan Doyle et de tous ses romans de Jules Verne qui débute par des compétitions ou des défis de clubs, universités et sociétés savantes. Dostoïevski, qui lui est titulaire d'une célébrité totale et méritée, sait ce qu'il faut attendre des célébrités d'un seul jour. On a compris en tout cas pourquoi Ivan choisit de rester dans son crocodile, annonçant ces exploits en solitaire qui ont pullulé pendant une partie du vingtième siècle – ou même avant.

J'attends avec impatience le jugement que l'opinion publique et surtout la Presse porteront sur moi dès demain. Tiens-toi bien au courant de cela.

Ce pédantisme de chambre des députés (à partir de 1870 !) ou de café du commerce (c'est parfois le même) évoque les orateurs messianiques de la seconde république, les écrivains orateurs façon Hugo, Lamartine, Lamennais. Dostoïevski se moque-t-il là aussi des Français, puisque même l'empereur Napoléon III, qui se veut héritier de la révolution française, en a décousu avec la Russie en Crimée à propos de la question d'Orient ? C'est possible et l'on pense à d'autres messies de l'époque : Considérant – qui a inspiré Karl Marx -, Clinton Roosevelt (de la famille de l'autre), le populaire et si drôle Fourier, John Stuart Mill et l'on ne passe. Notre bonhomme héroïque poursuit :

Je suis tout entier aux grandes idées, je me préoccupe du sort global de l'humanité. C'est de ce crocodile que sortiront désormais la vérité et la lumière.

Ici la cible se rapproche et la pensée satirique de Dostoïevski se précise : il s'en prend aux politiciens progressistes (ceux qui croient, dit Céline, que le monde est un mot) et peut-être francs-maçons. La vérité, la lumière, l'humanité, mots qui ne sont toujours pas passés de mode, continuent de faire rire certains, même s'ils se sont imposés au forceps. A la même époque Victor Hugo écrit ses *Misérables* et les vers suivants :

*Car celui qui m'envoie en avant, la première,
C'est l'ange liberté, c'est le géant-lumière !*

Il s'agit du beau poème visionnaire des *Châtiments*, *Stella*, écrit en 1853. Mais ce charme ronflant de la poésie visionnaire à la française n'arrête en rien la verve saillante et satirique de notre auteur. Ivan apprend que notre preux narrateur, son ami de toujours, tente de lui faire attribuer une mission – dans le but très prosaïque de lui récupérer un traitement :

Cependant, je reconnais volontiers que ton idée de mission n'est pas aussi absurde qu'elle le paraît. En effet, je puis faire ici des observations fort intéressantes tant au point de vue scientifique qu'au point de vue moral...

Ces observations ne seront pas du goût de tout le monde, puisqu'elles font peur au vieux Timothée qui redoute que tout le monde ne se fasse enfermer dans des crocodiles pour échapper au travail routinier !

Comme nous avons dit, Ivan ne précise rien quant à ses intentions. Il est par contre prêt à édifier, à la façon d'Auguste Comte, d'Auguste Blanqui, de Victor Cousin et de quelques Hegel de province, tout un tas de systèmes philosophiques et sociaux aptes à expliquer le monde. Ici la verve de Dostoïevski prend presque un ton voltairien (pour risquer une analogie osée) :

Tantôt, pendant que vous étiez partis, je me suis mis à chercher des systèmes et j'en ai tout de suite trouvé trois. J'en prépare un quatrième.

Les a-t-il écrits ? Les a-t-il seulement retenus de mémoire, tel ce héros bourgeois qui mémorise tous ses vers ?

L'important, on le voit, est de multiplier les systèmes, les nouveautés. On est donc loin des systèmes grecs, épicuriens ou stoïciens par exemple, qui établissaient une fois pour toutes une physique, une métaphysique, une logique, une éthique, une politique, etc.

Et puisque nous en sommes aux grecs, nous pouvons donner à voir cette phrase, qui situe l'hellénique mégalomane d'Ivan :

Si je ne suis pas Socrate, je serai Diogène, à moins que je ne sois les deux en même temps...

Dostoïevski se moque certes des systèmes et des gens à système mais il sait qu'il a affaire à forte partie. Lorsque Voltaire se moque de la religion, il est sûr de ne pas prendre trop de risques. Mais l'écrivain russe est face à une montée triple des périls : l'industrie commerçante globalisée, le messianisme politique, le socialisme illuminé (ou l'humanitarisme, car c'est toujours la même chose). Il traitera de ces inquiétantes questions, qui déboucheront sur la catastrophe que l'on sait pour la Russie et son empire dans *Les Possédés*. On citera juste ce bref propos :

- *Moi, cria Liamchine, – si je ne savais que faire des neuf dixièmes de l’humanité, au lieu de leur ouvrir le paradis, je les ferais sauter en l’air, et je ne laisserais subsister que le petit groupe des hommes éclairés, qui ensuite se mettraient à vivre selon la science.*

Pour l’instant Ivan se contente d’être un gentil illuminé. Il veut surtout devenir célèbre et exploiter la situation de son engoutissement. Esprit moderne, il veut alors surtout passer pour une victime :

Je me ferai connaître ! On finira par comprendre quelles capacités on a laissé engoutir dans ce monstre.

Ivan reproduit ici une rengaine classique, celle du talent que la société n’a pas su utiliser à bon escient. C’est l’aigreur ordinaire du bureaucrate, omniprésente chez Gogol. Et il recense implicitement la vraie cause de son engoutissement. Celui-ci serait la métaphore de la non-reconnaissance de ses si grands talents !

Pour justifier son maintien dans le ventre du crocodile (ventre qui comme on sait n’en est pas un), il fait l’éloge de l’oisiveté, d’une inactivité intelligente de type romain (Salluste en parle très bien) :

Ce sont les fainéants qui élaborent toutes les grandes idées, toutes les évolutions intellectuelles favorisées par nos journaux et nos revues.

Et comme on sait aussi, à la même époque un proche de Karl Marx publie un *Eloge de la paresse* ! Ici, Ivan répond à une critique rapportée par le narrateur, celle de l’inévitable Timothée Sémionitch qui l’a accusé d’être – de devenir ? – un paresseux ! Ici aussi, ce qui le rendrait presque sympathique, Ivan défend une forme d’art de vivre. Et comme on va voir, cet art de vivre peut devenir un art de rêver que l’on va vivre plus de... mille ans.

J’espère vivre au moins mille ans, s’il est vrai que les crocodiles atteignent à cette longévité.

Certains ont rêvé d’un empire de mille ans, Ivan rêve lui d’un empire de mille ans en attribuant (une nouvelle fois) une valeur mythologique à « l’animal des pharaons » vanté par un Allemand ! Crocodile devient alors sous la plume si vivante de Dostoïevski une parabole sur... l’immortalité. Flaubert répand lui l’affirmation que les crocodiles attirent leurs victimes humaines en imitant le cri des enfants. Que de pouvoirs ! Quel animal ! Quel totem !

Presque une pièce de théâtre (et quel film bien joué cela ferait !), le Crocodile marque une tentation dialectique : d’un côté Ivan se vante de fuir un monde qui l’a repoussé en le laissant s’engoutir dans le monstre ! Mais de l’autre il aspire toujours à la Reconnaissance, une reconnaissance hégélienne si l’on veut et surtout énormément médiatique ! Cela permet à Dostoïevski d’écrire un paragraphe digne de sa meilleure veine comique :

Jamais je ne m’étais senti aussi fort qu’à présent. Dans mon étroit abri, je ne crains guère que la pesante critique des grands journaux et le sifflement des feuilles satiriques. N’oublie pas de m’apporter chaque jour tous les télégrammes de l’Europe, Mais en voilà assez.

On remarque que notre philosophe désire recevoir les messages de l’Europe entière, pas ceux de la Russie. Il rêve d’une destinée globalisée, qui sera d’ailleurs celle de son créateur. La

Russie en dépit de sa taille et de sa population est trop petite pour lui. Le libéral-laquais que pourfend Dostoïevski ne veut pas entendre parler d'une reconnaissance locale dans un pays aussi attardé.

En petit ambitieux opportuniste, Ivan ne manque pas de rappeler l'importance de sa femme, comme le fera Duroy plus tard ans le *Bel-Ami* de Maupassant, devenu un des classiques de la littérature universelle. Une belle femme savante est chose utile dans le cas d'une ambition littéraire ou politique – à cette époque c'est souvent la même chose, et cela l'est resté partiellement en France. En bon bourgeois ambitieux, Ivan se rend compte qu'il peut mieux tirer parti de sa femme de son crocodile. Il exprime ici une savante géométrie spatiale et sociale : lui dedans attirera la curiosité, notamment grâce à ses théories – mais surtout grâce sa situation spatiale... Elle dehors attirera les gens par son charme et son bagout : *Ma femme me servira de pendant. J'ai l'intelligence ; elle a la beauté et le charme.*

Car la vie mondaine sera bien sûr au service du messianisme politique. Dostoïevski entrevoit les cérémonies de riches humanitaires, les milieux des fondations un-tiers-mondistes deux-tiers-mondains.

... Les hommes d'État qui viendront s'entretenir avec moi le matin, fréquenteront, le soir, son salon. Dès la semaine prochaine, il faut qu'elle commence à recevoir.

On croirait lire du Maupassant (mais *Bel-Ami* viendra vingt ans plus tard) :

Depuis quelque temps, elle se faisait des relations, usant de l'influence politique de son mari, pour attirer chez elle, de gré ou de force, les femmes des sénateurs et des députés qui avaient besoin de l'appui de La Vie Française.

Elena – qui ne semble pas être trop faite pour cela et veut surtout s'amuser et pincer ses amis - donc attirer les gens qui comptent que Dostoïevski énumère ainsi d'une façon bouffonne, comme pour achever de tourner en ridicule son commis moderniste : *les savants, les poètes, les philosophes, les minéralogistes de passage dans notre ville, les hommes d'État...*

A mille milles des bals grandioses du comte Tolstoï dans *La guerre et la paix*, Ivan rêve d'une parlotte universelle organisée dans son salon à la manière d'une (future) société des nations – d'un monde où l'on aurait désappris à danser en quelque sorte, et qui mettrait en rogne Nietzsche et son *Zarathoustra* par exemple. On passe du bal et de ses danses sacrées au salon de la conspiration humanitaire. Mais la vision de soi de notre grand esprit toujours une dimension comique dans sa grandiloquence éthérée.

À l'homme d'État, je communiquerai mes vues gouvernementales ; au poète, je dirai des vers ; à l'égard des dames, je me montrerai amusant et galant sans inspirer aucune inquiétude à leurs maris.

Ivan Matveïtch s'est ainsi englouti dans le crocodile de son importance. Englouti dans le vide de sa vanité, il espère aussi que le monde lui attachera l'importance qu'il estime mériter. Et faire de sa femme qu'il n'aime pas ce qu'il n'a su en faire de son vivant : une mondaine - à défaut d'une épouse.

Dans un accès de muflerie terminale, il demande aussi à son ami – notre cher et trop faible narrateur – de se sacrifier aussi pour lui, après avoir fait de lui son simple secrétaire, son simple vide-ordures verbal en quelque sorte :

Ainsi, toi, en ta qualité d'ami de ma maison, tu pourrais fort bien venir prendre place auprès de moi, si tu en avais seulement la générosité.

Le messianisme d'Ivan est comme la marque d'une crise quotidienne, qui marque le néant personnel du personnage. Après le verbiage humanitaire et mondialiste, c'est le retour à la muflerie et à la solitude sans illusion dont parle Debord. Il reste que Nietzsche a très bien décrit ce phénomène de la médiocrité universelle qui apparaît plus encore vingt ans après le texte de Dostoïevski. C'est dans ces fameuses lignes de *Zarathoustra* :

Ils ont quelque chose dont ils sont fiers. Comment nomment-ils donc ce dont ils sont fiers ? Ils le nomment civilisation, c'est ce qui les distingue des chevriers.

On peut voir la terre unifiée par Suez, les trains et les passages, on peut aussi la voir réifiée et miniaturisée. Nietzsche, toujours :

La terre sera alors devenue plus petite, et sur elle sautillera le dernier homme, qui rapetisse tout. Sa race est indestructible comme celle du puceron ; le dernier homme vit le plus longtemps.

Le langage qui accompagne cette race et cette terre devenue plus petite n'est de toute manière plus à notre époque le langage du messianisme et des grandes idées. Il est celui de la publicité, laquelle, disait Muray, a toujours plus tendance à utiliser le mode impératif et le ton de la menace. La publicité ? Dostoïevski la nomme et la présente dans *Crocodile*.

Prévoyant qu'on s'y écrasait, je relevai le col de mon pardessus, car j'éprouvais un peu de honte, je ne sais trop pourquoi, tant nous sommes encore peu habitués à la publicité.

On est *Au bonheur des Dames* :

La grande puissance était surtout la publicité. Mouret en arrivait à dépenser par an trois cent mille francs de catalogues, d'annonces et d'affiches... C'était un débordement d'étalages, le Bonheur des Dames sautait aux yeux du monde entier, envahissait les murailles, les journaux, jusqu'aux rideaux des théâtres. Il professait que la femme est sans force contre la réclame, qu'elle finit fatalement par aller au bruit.

Le bruit recouvrira le monde. A quelle sauce marchande alors le messianisme généreux de notre Ivan se fera-t-il manger ?

L'être qui est là est un moderne, un nihiliste, il ne tient à rien... En réalité tout cela laisse la masse profondément indifférente...

Le génie russe face au progrès

Je vais donc leur parler de ce qu'il y a de plus méprisable : je veux dire le dernier homme.

Zarathoustra

Le dernier homme décrit par Nietzsche avec son petit bonheur, ses clignements d'œil, ses petits plaisirs, sa quête du bon sommeil, ses refus de tout abyme, fait très bien penser aux bourgeois du crocodile. Pour terminer notre étude, nous ne voyons pas de meilleur incipit.

Nous avons vu que le Crocodile se moque féroce des galeries marchandes, des montreurs de bêtes féroces, de la civilisation de la consommation et de la curiosité ; il met aussi en doute le modèle mimétique anglais, les enseignements modernes de la presse, le credo absolutiste en matière économique, les hiérarchies sociologiques qui s'établissent (les experts) ; et en même temps il dénonce les effets de cette contrebande matérielle et idéologique : l'imbécillité des Ivan et compères, la libération de la femme transformée en parisienne et l'espèce de léthargie de la réaction. La dénonciation est par contre tellement excessive et comique, tellement exagérée que l'on peut douter – parfois, mais pas tout le temps – de son bien-fondé ou même de son intentionnalité. Récit polyfacétique, le Crocodile arrive à se désintégrer sous l'effet libérateur de sa propre outrance polémique.

Le Crocodile reflète bien tout cas un affrontement : celui la Russie présumée arriérée et du progrès technique, économique et politique. Pendant tout le dix-neuvième siècle, la Russie fut confrontée à des défis qu'elle ne put pas relever au vingtième : les Allemands puis les bolcheviks mirent fin au doux rêve du despotisme éclairé et d'un empire à la fois moderne et traditionnel, comme en auraient rêvé les plus grands écrivains – des aristocrates éclairés – des règnes prestigieux de Nicolas et d'Alexandre.

Dostoïevski a abordé ce thème de la confrontation de la Russie et du progrès, de la Russie et de l'Occident dans plusieurs des plus grands livres, en particulier dans le si mal lu *Idiot* et dans *Les Possédés*, qui eux font allusion à une origine américaine de la prochaine révolution. Dans le Crocodile il le fait délibérément d'une manière parodique, satirique et comique, s'en prenant avec violence aux préjugés modernistes de celui que Nietzsche nommera le dernier homme. Il y a l'épisode humanitaire – ne pas maltraiter un pauvre mammifère -, l'épisode pédagogique – de l'importance de la question économique – et pour finir l'épisode gastronomique qui résout la question – en dévorant le crocodile.

Depuis deux siècles nous nous gorgeons de notre sensationnel progrès technique et économique, et il semble que la courbe asymptotique de l'imbécillité satisfaite qui l'accompagne n'ait jamais été remise en question, sinon justement à l'époque de Flaubert ou

de Dostoïevski. Mais à la même époque, dans son américain dynamique et chatoyant, Walt Whitman célèbre les accomplissements de ce qu'il est convenu dans les chaumières ombragées de télé d'appeler la modernité :

*Singing my days,
Singing the great achievements of the present,
Singing the strong light works of engineers,
Our modern wonders, (the antique ponderous Seven outvied,)
In the Old World the east the Suez canal...*

Et dans ses *Feuilles d'herbe*, Whitman cite aussi maintes fois le canal de Suez, ce passage qui va réunir l'orient et l'occident, notions disparues auxquelles on fait mine de croire depuis lors : « dans un monde unifié on ne peut s'exiler » (Debord). Avec une accumulation dont il a le secret, le grand poète américain fait l'état des lieux et il nous étourdit avec les énergies et les passages, chaque mot faisant office de paradigme poétique de la modernité laborieuse :

*With latest connections, works, the inter-transportation of the world,
Steam-power, the great express lines, gas, petroleum,
These triumphs of our time, the Atlantic's delicate cable,
The Pacific railroad, the Suez canal, the Mont Cenis and Gothard and
Hoosac tunnels, the Brooklyn bridge,
This earth all spann'd with iron rails, with lines of steamships threading
in every sea,
Our own rondure, the current globe I bring.*

Poète soviétique avant l'heure, Whitman est bien sûr en extase devant le progrès technique et cette réunion matérielle et spirituelle de la race humaine. Il admire les exploits français à Suez (dont Dostoïevski se moque avec l'allusion à la gastronomie des sauriens en Egypte) et il célèbre le chemin de fer universel, celui des Anglais aux Indes ou des Américains sur leur grand continent :

*I see the tracks of the railroads of the earth,
I see them in Great Britain, I see them in Europe,
I see them in Asia and in Africa.
I see the electric telegraphs of the earth,
I see the filaments of the news of the wars, deaths, losses, gains, passions,
Of my race.*

Or précisément sur ces chemins de fer qui ont justifié une bonne moitié des crises boursières de l'époque (comme les actions techno d'aujourd'hui), Dostoïevski a quelque chose de peu aimable à dire, et il va le dire dans *l'Idiot*. C'est un autre idiot métaphorique (un simple d'esprit qui voit l'Esprit), l'ivrogne Lebedev qui s'exprime sur les chemins de fer et leur mystérieux réseau qui selon lui s'en prend aux formes de vie.

Montrez-moi donc quelque chose qui approche de cette force dans notre siècle de vices et de chemins de fer...

Lebedev voit dans tout réseau moderne un affaiblissement à la fois spirituel et physique de l'homme, lié au progrès de la matrice du confort matériel. L'homme va être coupé de ses sources de vie et de son tellurisme. C'est aussi la leçon d'Andersen (*La Vierge des glaces*) ou de Vigny (« avant vous j'étais belle et j'allais parfumée »...) ou de Morris en Grande-Bretagne. Mais Tocqueville nous avait déjà prévenus sur les risques que faisaient peser l'égalité et le pouvoir fort sur les hommes dits modernes. Dans le tome II de la *Démocratie en Amérique*, il nous décrit cruellement et méthodiquement cet affaiblissement de nos forces de vie liées au déclin de la liberté dans le monde moderne :

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait... il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger.

Retournons à *l'Idiot*. Lebedev voit même un lien entre l'étoile absinthe de l'Apocalypse (Tchernobyl désigne comme on sait l'absinthe en russe) et l'extension du chemin de fer en Europe :

« Le collégien lui affirma que l'"Étoile Absinthe" qui, dans l'Apocalypse, tombe sur terre à la source des eaux, préfigurait, selon l'interprétation de son père, le réseau des chemins de fer étendu aujourd'hui sur l'Europe. »

Lebedev aussi dégage comme l'idiot une aura d'imperfection, plus exactement d'inadéquation à la mondanité. C'est souvent le cas chez Dostoïevski : le porteur de la vérité doit être ridiculisé ou caricaturé – pour ne pas être pris au sérieux par les autres, le groupe ou la compagnie qui va continuer de d'esclaffer.

Tout en précisant son attaque sur les chemins de fer, Lebedev va désigner une autre cible, qui nous rapproche de la petite société du crocodile : l'idéologie du bonheur matériel universel.

Vous n'avez pas d'autre fondement moral que la satisfaction de l'égoïsme individuel et des besoins matériels. La paix universelle, le bonheur collectif résultant du besoin !

Ici Dostoïevski inspire encore Nietzsche. Il se pourrait bien effet que notre Ivan soit le dernier homme dont se moque Zarathoustra au début du poème philosophique, dernier homme qui a inventé le bonheur.

Lebedev n'est bien sûr pas un sot : il n'incrimine pas la machine en tant que telle. Il incrimine plutôt la notion de réseau. Par ailleurs il a pleinement conscience que son expression des forces de vie est incompréhensible à un esprit moderne :

« Par eux-mêmes les chemins de fer ne peuvent corrompre les sources de vie. Ce qui est maudit, c'est l'ensemble ; c'est, dans ses tendances, tout l'esprit scientifique et pratique de nos derniers siècles. Oui, il se peut que tout cela soit bel et bien maudit ! »

Sur le ton de l'imprécation, emporté par une oraison et une argumentation religieuses – qui ont tout pour passer à côté -, Lebedev adresse un défi au monde moderne matérialiste et satisfait, monde moderne sans gouvernail et même sans voile :

« Je vous lance maintenant un défi à vous tous, athées que vous êtes : comment sauverez-vous le monde ? Quelle route normale lui avez-vous ouverte vers le salut, vous autres, savants, industriels, défenseurs de l'association, du salariat et de tout le reste ? Par quoi sauverez-vous le monde ? Par le crédit ? Qu'est-ce que le crédit ? À quoi vous mènera-t-il ? »

Cent ans avec l'effet de serre et le réchauffement climatique, Lebedev voit – toujours sans trop donner de précisions – l'avènement d'un dernier homme affaibli par la possession des richesses. Il voit l'absence du lien, l'essence de la religion, dans la société présente. On en est déjà à l'attente du supplément d'âme dont parlera Bergson – et qui ne viendra pas : si c'était si simple...

« Et osez dire après cela que les sources de vie n'ont pas été affaiblies, troublées, sous cette " étoile ", sous ce réseau dans lequel les hommes se sont empêtrés. Et ne croyez pas m'en imposer par votre prospérité, par vos richesses, par la rareté des disettes et par la rapidité des moyens de communication ! Les richesses sont plus abondantes, mais les forces déclinent ; il n'y a plus de pensée qui crée un lien entre les hommes ; tout s'est ramolli, tout a cuit et tous sont cuits ! Oui, tous, tous, tous nous sommes cuits !... Mais suffit ! »

Voilà pour *l'Idiot*. On l'a dit, ce colossal roman est avec le Crocodile l'une des grandes déclarations de guerre de Dostoïevski à la modernité libérale. L'autre est le grand et redoutable opus *Les Possédés*. Le crocodile est de 1865, *l'Idiot* de 1869, *Les Possédés* de 1872. Ils se suivent donc de près chronologiquement et s'emboîtent avec de grands événements : l'exposition universelle de 1867, Suez, la guerre franco-prussienne, la commune de Paris et l'établissement de la république en France. Ici Dostoïevski va décrire des personnages éminemment dangereux, des terroristes, des illuminés – ou des provocateurs. Mais il va parfois rapprocher ces socialistes d'Ivan et de notre narrateur, par exemple quand il s'agit d'affaires de gros – et surtout de petits – sous.

J'ai remarqué, me faisait-il observer un jour, que tous ces socialistes fanatiques, tous ces communistes enragés sont en même temps les individus les plus avarés, les propriétaires les plus durs à la détente ; on peut même affirmer que plus un homme est socialiste, plus il tient à ce qu'il a.

Toujours dans *Les Possédés*, on ne trouve pas d'allusion à Karl Marx, bien plutôt aux socialistes, utopistes et autres anarchistes français. La France a le don de montrer le mauvais exemple, aussi bien dans le domaine des idées que de la mode et des comportements.

Mais rappelez-vous que dans Fourier, dans Cabet surtout, et jusque dans Proudhon lui-même, on trouve quantité de propositions tyranniques et fantaisistes (ou fantastiques) au plus haut degré.

Après on comprend mieux la cassure qui se produit dans la société et les comportements humains. D'un coup l'on a des idées neuves en Europe, d'un coup on remet en cause et l'on détruit les vieux canons éthiques. Les ennemis ou résistants sont ridiculisés ou écartés plus féroce. La société se désintègre et cela donne les Ivan et Timothée avec leur point de vue

économique et leur naïve volonté d'éliminer la paysannerie russe pour « développer » le pays ; ou bien cela :

Le précepteur qui se moque avec les enfants de leur dieu et de leur berceau, est des nôtres. L'avocat qui défend un assassin bien élevé en prouvant qu'il était plus instruit que ses victimes et que, pour se procurer de l'argent, il ne pouvait pas ne pas tuer, est des nôtres. Les écoliers qui, pour éprouver une sensation, tuent un paysan, sont des nôtres. Les jurés qui acquittent systématiquement tous les criminels sont des nôtres. Le procureur qui, au tribunal, tremble de ne pas se montrer assez libéral, est des nôtres.

Dostoïevski affirme dans le même livre que tout cela est effet de la mode, comme dans *Les lettres persanes* ; de la dictature des idées libérales, qui peuvent se permettre n'importe quel excès, n'importe quel virage :

Savez-vous combien nous devons aux théories en vogue ? Quand j'ai quitté la Russie, la thèse de Littré qui assimile le crime à une folie faisait fureur ; je reviens, et déjà le crime n'est plus une folie, c'est le bon sens même, presque un devoir, à tout le moins une noble protestation.

On sait qu'il parle élogieusement des sciences dans le Crocodile, où cela donnait ceci, lorsque le narrateur rêve avec le vieux Timothée :

... une mission d'études naturelles, si je puis m'exprimer ainsi ; il s'agirait de surprendre la nature sur le vif. Les sciences naturelles, la botanique, sont fort à la mode actuellement...

Mais dans *Les Possédés*, l'usage des sciences naturelles est moins champêtre que dans Crocodile ; elles vont servir à mater, aliéner ou bien tuer l'individu, comme si l'on était plongé déjà dans les dystopies d'Orwell ou de Huxley :

Les mesures proposées par l'auteur pour supprimer le libre arbitre chez les neuf dixièmes de l'humanité et transformer cette dernière en troupeau par de nouvelles méthodes d'éducation, – ces mesures sont très remarquables, fondées sur les données des sciences naturelles, et parfaitement logiques.

Crocodile montre en fait un usage plaisant et relâché de la modernité. On se contente de décrire la volonté de jouir, le tourisme commercial ou sentimental, et l'on dénonce avec complaisance les ridicules de la pensée moderne. *Les Possédés* ne montrent rien de tout cela puisqu'ils annoncent le virage totalitaire des siècles ultérieurs.

Nous avons présenté la pensée de Dostoïevski concernant la modernité. Comme nous avons pu le voir, si elle est humoristique dans le Crocodile, elle est presque religieuse dans *l'Idiot* et elle est polémique dans *Les Possédés*. Citons pour terminer ces propos de Lebedev. Il représente le point de vue original de notre auteur sur le caractère strictement national de la religion et sur l'élection en somme de la Russie ; c'est le choix slavophile qui explique aussi le tournant hostile à l'occident de sa pensée.

C'est chez un peuple l'affirmation constante infatigable de son existence et la négation de la mort. « L'esprit de vie », comme dit l'Écriture, les « courants d'eau vive » dont l'Apocalypse prophétise le dessèchement, le principe esthétique ou moral des philosophes, la « recherche de Dieu », pour employer le mot le plus simple. Chez chaque peuple, à chaque période de son

existence, le but de tout le mouvement national est seulement la recherche de Dieu, d'un Dieu à lui, à qui il croie comme au seul véritable.

Jamais le caractère extrémiste sur le plan religieux et extrémiste sur le plan politique, n'a été aussi bien exprimé que dans les lignes suivantes où Dostoïevski spécifie le caractère théophore, porteur de Dieu, comme dit le prince Muishkin, de la Russie orthodoxe :

Dieu est la personnalité synthétique de tout un peuple, considéré depuis ses origines jusqu'à sa fin. On n'a pas encore vu tous les peuples ou beaucoup d'entre eux se réunir dans l'adoration commune d'un même Dieu, toujours chacun a eu sa divinité propre. Quand les cultes commencent à se généraliser, la destruction des nationalités est proche. Quand les dieux perdent leur caractère indigène, ils meurent, et avec eux les peuples. Plus une nation est forte, plus son dieu est distinct des autres.

Juste après cette déclaration presque cosmique, l'idiot sombre dans la folie – ou nommée telle par les humains dits raisonnables.

Entre comique et fantastique : la route qui mène de Gogol à Kafka

« Eh ! se dit-il, j'ai sans doute été victime d'une hallucination. Mon nez n'a pas pu se perdre sans rime ni raison, que diable ! »

Gogol, *Le Nez*.

Faire passer de l'extraordinaire dans l'ordinaire peut résumer tout projet littéraire ambitieux ; le roman d'aventure initiatique façon Jules Verne aussi bien que la nouvelle fantastique façon Poe permettent d'appréhender la réalité d'une façon plus critique. Dostoïevski comme Kafka à sa suite et comme Gogol avant eux ont réussi cette gageure : nous habituer à une situation invraisemblable pour nous intéresser à un monde inconcevable – le nôtre, que nous ne percevons pas dans son absurdité ou sa cocasserie. C'est dans l'exagération du fantastique que le romancier va trouver le ressort pour nous intéresser à notre condition humaine.

Un crocodile avale un homme ; mais l'homme survit et même argumente. On est immédiatement dans un double registre fantastique et comique. Ce double registre est fort ancien ; les grecs eux-mêmes et notamment l'étonnant Lucien l'utilisaient. Les Français ont eu Rabelais dans le genre.

A l'époque de Dostoïevski celui qui utilise le mieux de double registre, qui inspire Dostoïevski et notamment son Crocodile, c'est Gogol. Pourquoi mêler les registres et traiter comiquement une matière fantastique dont on devrait au contraire avoir peur ? Simplement parce que l'on doute de la plausibilité de cette matière fantastique. Un nez ne peut pas quitter son visage, un crocodile ne peut pas avaler un homme vivant. Dans le cas de Gogol d'ailleurs l'épouvante vient toujours plutôt, d'une manière presque guénonienne, de la vie ordinaire, de la réalité grise du quotidien que notre écrivain ne supporte pas et qui le rendra presque fou.

Reste que le comique accompagne très bien le fantastique, comme si les deux genres – comme le crocodile et Ivan – se digéraient l'un l'autre, ayant quelque chose à se dire. Lucien de Samosate parle ainsi d'un de ses voyages à la lune, deux mille ans avant Cyrano, et il défie ensuite son lecteur de prouver qu'il a menti : il n'a qu'à y aller le lecteur, sur la lune !

Il y a autre chose d'incroyable dans Crocodile : c'est cette atmosphère de réalité. On est dans un passage, on est avec des petits fonctionnaires, on est avec une femme qui veut manger son mari, tout en étant dans un crocodile. On est dans le crocodile comme dans le réel. Ici c'est de Kafka que l'on pourrait parler. Tout le monde s'est inspiré de Dostoïevski au début du siècle dernier – et même avant, et il est évident que Kafka s'est inspiré complètement de Dostoïevski dans sa carrière narrative ; et que le Crocodile annonce l'univers « fantastique et rigoureusement vrai » que Sartre évoquera plus tard. Voyons les deux premières phrases de *La Colonie pénitentiaire* :

– C'est un appareil singulier, dit l'officier au chercheur qui se trouvait en voyage d'études. Et il embrassa d'un regard empreint d'une certaine admiration cet appareil qu'il connaissait pourtant bien.

On a les mêmes éléments que dans *Crocodile* : le réalisme, le chercheur, le voyage d'études (Ivan Matveïtch rêve d'être rétribué pour une mission...), et on a l'humour toujours discret mais toujours là chez Kafka : l'officier admire un appareil qu'il connaît pourtant bien, et sur lequel il se sacrifiera plus tard dans une fin démoniaque digne elle aussi du crocodile dévoré par le gastronome. La dimension comique chez Kafka est certes moins chatoyante et provocante que chez Dostoïevski, mais elle est toujours là. C'est Thomas Mann qui parle dans un de ses brefs et lumineux textes critiques du phénomène du rire dans l'œuvre de notre génial écrivain ignoré en la matière : ce dernier explosait de rire chaque fois qu'il faisait la lecture de ses livres à sa famille ou ses amis. Les situations fantastiques ou absurdes sont toujours proches de l'explosion de rire.

Dans le *Crocodile*, la progression narrative sert toujours le rire, une fois que l'on a avalé le fantastique (sic) avec le crocodile qui avale Ivan. C'est la recette du fascinant opus de Boulgakov, *Lle Maître et Marguerite* : un mélange d'horreur ultra-violente et de farce moliéresque et rabelaisienne (le striptease de Marguerite en essayeuse de crème magique). On dirait que la recette est assez russe en fait. Assez crocodilesque en vérité. Ce goût du sarcasme mystique se retrouve bien sûr dans tout Nabokov. Boulgakov aura aussi mêlé la comédie fantastique et la réflexion évangélique dans son épuisant chef d'œuvre écrit sous le manteau aux pires moments du stalinisme. Le sarcasme et la mystique font bon ménage chez les russes.

Dans *Crocodile*, le trio est déjà drôle au départ avec le couple petit-bourgeois composé du fonctionnaire frustré et de l'épouse enfantine et délurée, suivis de l'ami de la famille. L'épisode fantastique est décrit sobrement et presque tristement (Kafka s'en souviendra aussi), puis les réactions comiques se succèdent, mêlant comique de geste (on s'affole) et de mots (les Allemands bien sûr qui parle un sabir. Les entrevues ensuite sont aussi comiques, surtout celles avec Timothée, qui rêve ouvertement de la poitrine de la pauvre Elena, tout en donnant des conseils de plus en plus ridicules au narrateur et en théorisant les projets abjects de l'horreur économique (exterminer la classe paysanne russe).

Nous savons que trois personnages se disputent la palme dans la veine comique : le bureaucrate consulté, la femme et le mari, métastase du couple bourgeois des comédies françaises, en attente d'un amant, d'un scandale, d'un événement. Ivan est le pédant qui refait le monde, le progressiste de service, de ceux qui exaspèrent à l'époque non seulement Dostoïevski mais aussi des écrivains importants comme Maupassant ou Léon Bloy. On peut même dire que le passage à la franc-maçonnerie de Pierre nourrit une ironie similaire dans *La Guerre et la Paix*. Au dix-neuvième siècle, ils énervent tout le monde, au vingtième siècle ils détruiront ce même monde. *Les Possédés* se feront possédants.

Le comique de situation est par définition omniprésent puisqu'Ivan refait le monde de son crocodile, comme d'autres qui ont voyagé autour de leur chambre. C'est un Jonas rigolo. Il y a aussi le comique de situation imaginée. Sa femme ne veut pas rentrer dans le crocodile à cause de sa crinoline !

Comment voulez-vous que j'entre là-dedans avec mon chapeau et ma crinoline ? Dieu ! Mais c'est absurde ! Quelle figure ferais-je en y entrant, si quelqu'un me voyait ? C'est ridicule. Et comment me nourrirais-je...

Le comique de geste est omniprésent aussi : la coquetterie féminine, le parler plein de componction des bureaucrates, la brutalité allemande, les relations érotiques : avec l'épouse délurée et enfin libérée, et il n'est question que de petits touchers, de pincements (« je sais fort bien pincer maintenant...»), de gloussements de rire et bien sûr les étirements d'oreille.

Le rire, les larmes, tout cela était si délicieux et séduisant que je n'y tins plus et me mis à lui embrasser la main, ce à quoi elle ne s'opposa pas, tout en me tirant les oreilles en signe de réconciliation.

Les relations enfantines de l'épouse – qui abandonne toute retenue - avec le vieux et impayable Timothée sont aussi du registre comique :

Quand il perdait, il me donnait des bonbons et quand c'était moi, il me baisait les mains.

Tout le texte décrit donc le combat entre le comique et le fantastique. Une fois le fantastique avéré, le ressort de tout le récit est plutôt le comique – comme nous venons de le voir. Et la fin du texte, complètement extraordinaire et drolatique, consacre cette lutte fratricide et dantesque du comique : un homme arrive dans la galerie et dévore à son tour le crocodile tout entier, au mépris de toute logique et de tout humanisme (y a-t-il Ivan dedans ?). C'est la solution gastronomique de la situation fantastique ! Puis un autre homme et s'endort dans le crocodile ! Le fantastique comme le comique basculent dans le non-sens. On y reviendra.

Le fantastique propose une situation extraordinaire. La réaction ne peut qu'être drôle. Dans le cas de Dostoïevski comme plus tard de Kafka, la réaction n'est pas drôle, en tout cas pas de l'intéressé. Dans le crocodile, Ivan a l'air tout content, garde son sang-froid et tente de calmer tout le monde en se préparant une manière de carrière onusienne (on peut dire que la réaction est comique au second ou au troisième degré). C'est son absence de réaction qui surprend et qui captive. Il en est de même dans la légendaire *Métamorphose* de Kafka : le jeune Grégoire pense à tout, sauf à sa situation fantastique et monstrueuse. Il pense à ses horaires, au harem, à son père, à sa mère, à son retard, et tout cela peut – ou pourrait – relever du registre comique si l'on avait pris l'habitude de lire Kafka autrement – comme lui-même se lisait avec l'ami Max Brod. Dans la description d'un combat, Kafka parle aussi d'humoriste...

Mais voyons Gogol, dont Dostoïevski disait aussi qu'il était le père de la littérature russe, peut-être encore plus que Pouchkine, autre amateur de satire (*Onéguine*), de critique de l'eupéanisation et surtout de fantastique. Gogol le premier mêle systématiquement le registre comique et fantastique. On est encore ici plus dans le théâtral, presque dans la farce paysanne façon Molière.

Il se frotta les yeux, palpa l'objet de nouveau : un nez, c'était bien un nez, et même, semblait-il, un nez de connaissance ! L'effroi se peignit sur les traits d'Ivan Yakovlévitch. Mais cet effroi n'était rien, comparé à l'indignation qui s'empara de sa respectable épouse. « Où as-tu bien pu couper ce nez, bougre d'animal ? s'exclama-t-elle. Ivrogne ! filou ! coquin ! Je vais aller de ce pas te dénoncer à la police, brigand que tu es !

L'épouse reproduit ici le schéma classique de la femme casse-pieds qui bat son mari Sganarelle. Mais Ivan est celui qui est retrouvé *Le Nez*. Voyons celui qui l'a perdu. Ici on se rapproche de Dostoïevski : le bonhomme cherche à vérifier, et puis il va à la police ! Le surréalisme n'est pas loin.

À son immense stupéfaction, il s'aperçut que la place que son nez devait occuper ne présentait plus qu'une surface lisse ! Tout alarmé, Kovaliov se fit apporter de l'eau et se frotta les yeux avec un essuie-mains : le nez avait bel et bien disparu ! Il se palpa, se pinça même pour se convaincre qu'il ne dormait point : mais non, il paraissait bien

éveillé. Kovaliov sauta à bas du lit, s'ébroua : toujours pas de nez !... Il s'habilla séance tenante et se rendit tout droit chez le maître de police.

Mais Gogol va quand même plonger dans le fantastique. Et il n'y aura plus à hésiter sur le thème, pour reprendre l'expression désormais familière de Todorov. Le comique de réaction disparaît, et l'on se retrouve devant le pur extraordinaire : le nez se promène en grand appareil dans la capitale impériale, la même – jamais nommée – qui sert de cadre imprécis à notre histoire du crocodile. Ici on entre presque d'ailleurs dans le registre du merveilleux, du religieux. *Le Nez* est une icône à couper le souffle :

Il sortit courbé de la voiture et grimpa l'escalier quatre à quatre. Quels ne furent pas la surprise et l'effroi de Kovaliov en reconnaissant dans ce personnage... son propre nez ! À ce spectacle extraordinaire, il crut qu'une révolution s'était produite dans son appareil visuel ; il sentit ses jambes flageoler, mais décida pourtant d'attendre coûte que coûte le retour du personnage. Il demeura donc là tremblant comme dans un accès de fièvre. Au bout de deux minutes, le Nez réapparut ; il portait un uniforme brodé d'or, à grand col droit, un pantalon de chamois et une épée au côté. Son bicorne à plumes laissait inférer qu'il avait rang de conseiller d'État.

Ce fantastique vire au cauchemar, comme la fin du Crocodile. A la fin du Crocodile, on a vu qu'un goinfre avale la pauvre bête, puisqu'un dormeur vient y dormir. Ici le nez devient conseiller d'Etat c'est-à-dire que le nez est un double, figure familière de la littérature fantastique d'inspiration romantique. Le nez est aussi une métaphore – laissons de côté la métonymie sexuelle... - qui exprime peut-être ici la volonté et l'énergie enfin retrouvée du personnage flageolant de la bureaucratie russe. *Le Nez* marque la volonté comme le Crocodile marque la volonté de fuite dialectique d'Ivan : se retirer du monde et de son couple pour en prendre le contrôle à distance (le crocodile comme télécommande en quelque sort du social).

Ceci dit... les deux génies russes nous perdent un peu dans leur fantastique qui vire au cauchemar et au non-sens. Mais si Dostoïevski prend un malin plaisir à égarer le lecteur, Gogol avoue son impuissance narrative ! L'histoire est incompréhensible et il le reconnaît ! Il ajoute alors ces détails qui peuvent nous aider à nous retrouver – ou à accepter notre situation de perdition – dans le Crocodile :

De nouveau l'aventure se perd dans un brouillard si épais que personne n'a jamais pu le percer... Telle est l'aventure qui eut pour théâtre la capitale septentrionale de notre vaste empire. À y bien réfléchir, beaucoup de détails en paraissent inconcevables.

On est face alors à trois hypothèses : la première est que Gogol désire renforcer l'atmosphère fantastique de sa nouvelle en la déclarant incompréhensible, insoluble dans le réel. Ensuite il désirerait donner encore à rire en s'exprimant par des figures un rien scolaires et outrancières : voir la périphrase journalistique *capitale septentrionale de notre vaste empire* ou bien la métaphore lourdaude *l'aventure se perd dans un brouillard si épais*. Enfin il désirerait se moquer du genre fantastique une bonne fois pour toutes, genre qui ne fait que servir le vaine comique et satirique de notre auteur. La satire sociale et la caricature sont chez lui le ressort de toute l'inspiration : c'est du Boulgakov avant la lettre, ce grand lecteur de... Molière. En soulignant l'impossibilité de son histoire fantastique, Gogol veut indiquer la force de son sujet satirique et sociologique. Le bureaucrate russe est une source infinie de comique, et il montrera au vingtième siècle aussi qu'il est une source absolue de tragique, en retrouvant une nouvelle fois la formule consacrée.

La presse et la résorption du récit terminal

*Le journal tue le livre, comme le livre a tué
l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage
et la force musculaire.*

Théophile Gautier

Le Crocodile aurait pu durer beaucoup plus longtemps. Car à la page cinquante on en est toujours à la réflexion, aux entrevues, aux conspirations : l'épouse veut divorcer et flirter, Ivan veut refaire le monde, Timothée continuer de conseiller et le narrateur ne sait pas vraiment ce qu'il veut – tout en se ligotant le plus possible.

Et puis d'un tout coup la machine narrative s'accélère, se précipite, devient folle, explosive et désintègre le récit. Et qui plus est à la sauce gastronomique. C'est que la presse s'en est emparée, de cette histoire, et qu'elle la massacre allègrement. Le journal tue le récit, comme dirait Gautier. On dira plutôt que la presse a digéré la réalité, plus nocive que notre crocodile. Mais rappelons les faits.

Le narrateur revient en effet au bureau et va voir les exemplaires suivants. Il est important de noter qu'il ne va plus vivre l'histoire qu'il partage avec Ivan depuis le début, mais qu'il va la connaître par les médias, comme on dit, qui vont la falsifier, ou la désintégrer, jusqu'à interruption du récit. Les journaux vont en oublier Ivan, non pas passé au second plan, mais ignoré complètement. Ivan et son messianisme intellectuel ne s'intégraient pas au sensationnalisme de notre presse quotidienne. Comme disait Tocqueville, « *L'esprit du journaliste, en Amérique, est de s'attaquer grossièrement, sans apprêt et sans art, aux passions de ceux auxquels il s'adresse, de laisser là les principes pour saisir les hommes.* »

Comment Dostoïevski nous présente-t-il les faits ? Le narrateur vient juste de quitter Elena et au bureau il tombe sur les journaux :

Mais je ne fus pas long à m'apercevoir que plusieurs de nos journaux les plus progressistes circulaient de mains en mains et que mes collègues les lisaient avec une grande attention.

L'idée du journal progressiste est intéressante à plus d'un titre ; dans l'esprit du narrateur (et dans celui de Dostoïevski et dans le nôtre) elle suppose surtout une imbécillité totale et une grande source de comique. Comme disait Philippe Muray, les socialistes adorent s'adonner à la pleurnicherie humanitaire.

Le premier qui parvint jusqu'à moi était La Feuille, gazette sans orientation politique bien nette, mais de tendances humanitaires, ce qui ne la faisait considérer chez nous qu'avec un certain mépris, bien qu'on la lût.

Détail intéressant : on lit la presse même si on la méprise. Tout comme on ne regarde le journal télé que si l'on est convaincu qu'il est tissu de mensonges ! On peut alors rappeler le grand modèle de Gogol qui durant la disparition du fameux nez ne sait comment présenter, rédiger, diffuser l'incroyable nouvelle :

« Non, déclara-t-il après un long silence. Aucun journal ne voudra insérer une pareille annonce.

– Pourquoi cela ?

– Parce que cela nuirait à leur réputation... Vous comprenez, si chacun se met à déclarer que son nez a pris la clef des champs... On reproche déjà aux journaux d'imprimer tant de sornettes...

Gautier lui à la même époque que Gogol a compris à quoi devrait servir l'homme moderne ; à ne pas s'abonner aux journaux, surtout les progressistes et vertueux !

Je défie le plus savant de la bande de dire à quoi nous servons, si ce n'est à ne pas nous abonner au Constitutionnel ni à aucune espèce de journal quelconque... L'utilité spirituelle est que, pendant qu'on lit des romans, on dort, et on ne lit pas de journaux utiles, vertueux et progressifs, ou telles autres drogues indigestes et abrutissantes.

Et toujours dans l'incroyable et délirante préface de *Mademoiselle de Maupin*, préface proche de l'esprit du Crocodile, Gautier plaide pour la disparition des journaux dans l'espoir de sauver la littérature et en particulier la poésie (qu'ils détruiront en effet).

Charles X avait seul bien compris la question. En ordonnant la suppression des journaux, il rendait un grand service aux arts et à la civilisation. Les journaux sont des espèces de courtiers ou de maquignons qui s'interposent entre les artistes et le public, entre le roi et le peuple.

Gautier comme Tocqueville et Dostoïevski a compris que la « liberté de la presse » ne sert à rien, sinon à conspuer, car, comme le rappelle Tocqueville, la presse est violente. Dans Crocodile, la menace au début porte sur Elena qui pour sauver son mari répète l'impératif « Frappe », « frappe », en oubliant que l'on ne doit plus frapper, même à la porte, en cette époque humanitaire.

Vous serez incessamment conspuée dans La Chronique du Progrès ainsi que dans nos feuilles satiriques...

Mais voyons ce que rapporte la presse telle qu'on la lit au bureau du narrateur :

Un certain N..., gastronome fort connu dans le grand monde, sans doute las de la cuisine de Borel comme celle du cercle ...ski, pénétra dans le Passage et se dirigea vers l'endroit où l'on exhibe un énorme crocodile et demanda qu'on lui préparât le monstre pour son dîner. S'étant entendu avec le propriétaire, il ne tarda pas à se mettre à table et commença de le dévorer — non pas le propriétaire, Allemand modeste et ordonné, mais le crocodile, qu'il attaqua tout vivant, y coupant au moyen de son canif d'énormes bouchées juteuses qu'il avalait gloutonnement.» Petit à petit, le crocodile tout entier disparut dans ce gouffre sans fond, en suite de quoi, notre gastronome fit mine de vouloir s'en prendre à l'ichneumon, le compagnon habituel du crocodile et qu'il supposait sans doute ne le lui point céder en succulence.

On se souvient que l'Allemand estimait son crocodile à des milliers de roubles et un titre de colonel : que se sera-t-il donc passé pour qu'il accepte de le liquider pour un seul repas ? L'ensemble revêt une dimension surréaliste. On se croirait dans Lautréamont qui d'ailleurs écrit à cette époque : *Les chants de Maldoror* sont publiés (encore !) en 1869. Maldoror serait à même en effet de dévorer un crocodile au déjeuner.

L'épisode est présenté comme un banal fait divers de journal : et cet épisode monstrueux ressort ainsi comme un fait ordinaire. C'est un autre exploit à mettre au crédit de Dostoïevski. Mais l'autre exploit, le plus important, est qu'il détruit le mythe de son crocodile invincible et intouchable : le monstre avaleur sert de mets à dîner. La baleine de Jonas est bonne pour les surgelés Picard. La Bible est vendue dans les distributeurs du métro à Barcelone. On est dans le cauchemar du Gestell heideggerien : et tout n'est bon qu'à être en stock et consommé. Répétons que Dostoïevski liquide son discours en faisant consommer et absorber ce crocodile par le mystérieux gastronome dont ne on saura rien, même s'il est capable d'avaler un monstre de cinq cents kilos !

Mais que s'est-il passé ?

La presse bien sûr ne se démonte pas. Elle n'est jamais là pour ça. Elle est là pour rassurer avec de saines réactions sur la nouvelle mode, la nouvelle diététique, la nouvelle gastronomie. Sans oublier le point de vue économique et le coup du gastronome avec lequel Dostoïevski se régale et nous régale. Comme Bouvard et Pécuchet, on évoque les mimétiques Lords et voyageurs britanniques :

Nous n'éprouvons aucune espèce de prévention contre ce nouvel aliment depuis longtemps connu des gastronomes étrangers. Nous avons même prédit cette vogue. Les lords et les voyageurs anglais capturent en Égypte quantité de crocodiles dont ils dégustent le dos sous forme de beefsteaks, assaisonnés de moutarde et d'oignons et accompagnés de pommes de terre.

Dostoïevski toujours aussi jubilatoire, met la sauce croco le canal de Suez que nous avons si souvent évoqué ; et les Français sont comme de logique invités à se disputer avec les Anglais aux colonies et à se concerter à la grande fête gastronomique :

Les Français venus avec de Lesseps portent leur préférence sur les pattes qu'ils font cuire sous la cendre pour faire enrager les Anglais, lesquels ne leur ménagent pas les railleries. Il est assez probable que, chez nous, on saura apprécier aussi bien le dos que les pattes et nous nous réjouissons de voir cette nouvelle branche de l'industrie alimentaire venir enrichir notre puissante et si diverse patrie.

Alimentaire, mon cher Watson !

Et voilà qui permet surtout de remettre au goût du jour le point de vue économique qui nous fait tant rire. Sans se départir de son style élégant, le journaliste rajoute, toujours à propos des nouvelles ressources économiques qui captent tant l'attention de notre public moderne :

Pourquoi n'arriverait-on pas à acclimater le crocodile en Russie ? Si l'eau de la Neva est par trop froide pour ces intéressants produits de l'étranger, il est des pièces d'eau de par la capitale et, hors de la ville, il ne manque pas de rivières et de lacs.

A l'heure où les cowboys font la fortune de Chicago, de ses abattoirs et du Far West, pourquoi en effet le crocodile ne ferait-il pas la fortune de cette vieille et froide Russie ? Et notre auteur de remettre à une jubilatoire parodie du style journalistique pur jus :

Par exemple, ne pourrait-on pratiquer l'élevage du crocodile à Pargolovo ou à Pavlovsk, à Moscou dans les étangs Presnienski et dans la Samotiok ? En même temps qu'ils fourniraient une agréable et saine nourriture au palais raffiné de nos gastronomes, ils seraient une grande distraction pour les dames en promenade dans ces lieux et serviraient encore à procurer aux enfants des leçons d'histoire naturelle.

On a l'impression que Dostoïevski parodie aussi le style et la pensée de Jules Verne quand il décrit ses utopies. Mais nous en sommes pas au bout du Gestell ; et de la même manière que l'indien peut tout tirer de son bison, l'esquimo de son phoque, le russe du futur doit pouvoir tout retirer de son Crocodile. Ce dernier n'est plus du tout le héros de l'histoire ; ou sous une autre forme. Pour les lignes qui vont suivre, rappelons-nous des remarques de Walter Benjamin sur le bourgeois louis-philippard (comme dirait Audiard) et son obsession pour les étuis :

De leurs peaux, on confectionnerait des étuis, des malles, des porte-cigarettes et des portefeuilles et c'est plus d'un million, en ces billets de banque crasseux si affectionnés des marchands, qui pourrait tenir dans la peau d'un crocodile. Nous nous proposons, d'ailleurs, de revenir sous peu sur cette intéressante question et autant de fois qu'il le faudra. »

Ici Dostoïevski s'est outrepassé et il a fait marquer un arrêt au style et à l'étincelante pensée journalistique : *ces billets de banque crasseux si affectionnés des marchands* sont en effet d'un mauvais goût certain. Mais le crocodile comme monstre dévoreur et engloutisseur a fait son temps désormais. Le destin du crocodile se fera chez Hermès et Gucci.

Mais nous n'en avons pas terminé avec la vérité lue et vécue selon la presse. Le narrateur fait intervenir une énigme vivante inconnue jusque là, Prokhor Savitch, personnage énigmatique qui paraît ironique par la suite (l'Europe s'intéresse à tous les mammifères, y compris le crocodile !). Philosophe, ce personnage semble avoir compris le peu d'attention qu'il faut accorder aux journaux, et le peu de crédit que leur désaccord renferme :

Sans rien dire, il prit La Feuille, que je lui tendais et me présenta Le Cheveu en marquant de son ongle l'article sur lequel il désirait attirer mon attention.

L'intérêt est ici que Dostoïevski sans évoquer le cas ou la personne d'Ivan revient à une version des faits plus proche de celle que nous connaissions. Quelqu'un est avalé par le crocodile et l'on présente ce quelqu'un comme ayant voulu être avalé par le crocodile – ce qui se rapproche de la version allemande...

Or, voilà que, tout à coup, hier, à quatre heures et demie, on voit arriver chez cet étranger un homme fort gros et en complet état d'ivresse, qui paie le prix d'entrée et, sans prévenir personne, va tout droit s'engouffrer dans la gueule du crocodile, lequel ne peut faire autrement que de l'avalé, ne serait-ce que par l'instinct de la conservation et pour éviter l'asphyxie. À peine tombé dans l'intérieur du crocodile, l'inconnu s'endort profondément.

Mais le crocodile demeure un simple objet soumis à la pression du Gestell. Sauf que de plat, il devient lit. On est passé de la gastronomie à l'hôtellerie. Cette interview d'un des auteurs de Gouverner par le chaos nous éclaire :

Toutes ces prospectives sont résumées par le concept de Gestell, formulé par Heidegger, que l'on pourrait traduire par le « disposé ». Ou encore, au prix d'un néologisme, « l'ingénieuré ».

C'est vraiment l'esprit de l'époque, la société liquide, rien ne doit être « en dur » et rien ne doit durer, il faut pouvoir tout réécrire, tout modifier, tout recomposer à chaque instant car tout doit être mis à disposition, tous les aspects de la vie, y compris les plus intimes...

Le point de vue rapporté par le journal le cheveu est, nous l'avons dit, moins fou que le premier. On retrouve la bonne vieille obsession zoophile, la bonne vieille pleurnicherie humanitaire (Muray), celle qui a besoin du pénal, comme au début du récit :

» On comprend s'il est difficile à ce crocodile de digérer une telle masse. Cette bête infortunée est là, affalée, gonflée, attendant la mort dans d'intolérables souffrances. Depuis longtemps déjà, en Europe, on traîne devant les tribunaux ceux qui traitent sans humanité les animaux domestiques.

Pourquoi le pauvre crocodile souffre-t-il ? Parce qu'il risque d'étouffer en servant de logement aux « dormeurs du val » mal éduqués. Mais nous avons dit que le crocodile évoquait maintenant l'hôtellerie et qu'il faisait office de logement. On sait que cette question du logement a toujours fait frémir les personnages plus populaires de Dostoïevski perdus dans leur chambre de bonne, des pauvres gens à Raskolnikoff ou Muishkin – tout le début de *l'Idiot* se passe finalement à déplacer le prince et à le loger.

Le journaliste pose donc comme un bon apprenti d'Engels la question sensible du logement :

On en est à se demander quelle pouvait bien être l'intention de cet importun. Cherchait-il un local chaud et confortable ? Mais la capitale n'est-elle pas remplie de belles maisons où les logements sont confortables et à bon marché, avec eau et gaz dans les escaliers et que gardent des suisses ?

Comme on sait, ce logement neuf ne signifie pas que l'on ait – que l'on aurait enfin – des idées neuves en Russie car la Russie est toujours rétrograde. A côté de l'Amérique, nous sommes de pygmées, dit l'un des *Possédés*, et ce maître-mot s'applique depuis tout au reste du monde.

Tout à ses amours et à sa volonté de détruire le modèle russe, la presse moderne et libérale et progressiste et humanitaire va en revenir au fait divers – dont elle ne sortira jamais. Car crocodile est fait divers :

Et mêmes les maisons sont-elles neuves ? On ne pourrait toujours le dire de leurs escaliers. Combien de fois avons-nous signalé dans ces colonnes l'état de pourriture lamentable où se trouvent depuis des mois les marches de l'escalier de bois de la maison du marchand Loukianov, sur la Pétersbourskaïa, véritable effondrement qui présentait un danger sérieux pour la domestique, Afimia Skapidirovna, contrainte par les nécessités de sa charge d'y passer constamment pour monter de l'eau ou du bois de chauffage.

Et le journaliste d'annoncer tout guilleret que le fait divers qu'il attendait s'est enfin produit – ce qui souligne une nouvelle fois le caractère cauchemardesque de la situation du logement en Russie (comme on sait, elle est dix fois pire en Russie post-tzariste et postcommuniste aujourd'hui et le journal Pravda.ru souligne que le moscovite moyen nécessite cent-cinquante-trois ans de travail pour trouver un logement, comme d'ailleurs le parisien).

Ce que nous prédisions arriva hier à huit heures et demie du soir : Afimia Skapidirova, qui portait une soupière, tomba et se cassa la jambe.

Encore un accident du travail ! Mais où est passé le crocodile ?

Le crocodile cesse ainsi d'être ce monstre mythologique, cette œuvre ouverte qui nous enchantait, cette métaphore du vécu. Il n'est pas non plus une implosion d'un récit devenu fou et porté par sa propre volonté euphorique et apocalyptique. Il devient seulement une miette du Gestell, un millier de petits plats, de sacs à main, d'étuis à cigarettes (pauvre champ de tabac). Il meurt un millier de fois, et ce millier de morts témoigne de la fin d'une époque : car, dit Heidegger, au milieu des morts innombrables l'essence de la mort demeure méconnaissable.

En réalité la leçon est la suivante : certes le crocodile redevient Gestell (comme dit Prévert à l'envers : le porte-plume redevient oiseau), mais surtout on oublie Ivan. Ce dernier ne pourra faire son effet, son entrée ou son retour dans le grand monde. Les journaux ne s'intéressent pas à son aventure et racontent ce qui leur passe par la tête. Et le triste narrateur prépare les journaux qu'il va amener à son malheureux ami.

Le narrateur n'a pas cru une ligne des journaux : il peut témoigner de leur bêtise. On sait aussi – ou on devrait savoir – qu'aucun dormeur hilare n'est venu se coucher dans le sac de couchage en crocodile et qu'aucun gastronome fou n'est venu manger le gros saurien.

Mieux vaut en rire comme Prokhor Savitch ; à une époque d'imbéciles ou pour mieux dire de progressistes, mieux vaut en rire :

*— Qu'importe que la pitié aille à un mammifère ou à l'autre ? N'est-ce pas à l'européenne ?
On y plaint aussi les crocodiles, en Europe ! Hi ! hi ! hi !*

.